

Dol. 4 no. 2

R. Houdo

Nietzsche

Phi Zéro

revue étudiante de philosophie

comprenant des textes de

Charles Murin

Luc Brisson

Mars 76

Phi Zéro

Revue étudiante de philosophie

Comité de direction

Pierre Girouard, François Pageau, Jacques Rioux, Marie-Armelle Thébault, Serge Tisseur.

Comité de lecture

Pierre Girouard, Pierre Valois, François Pageau, Jacques Rioux.

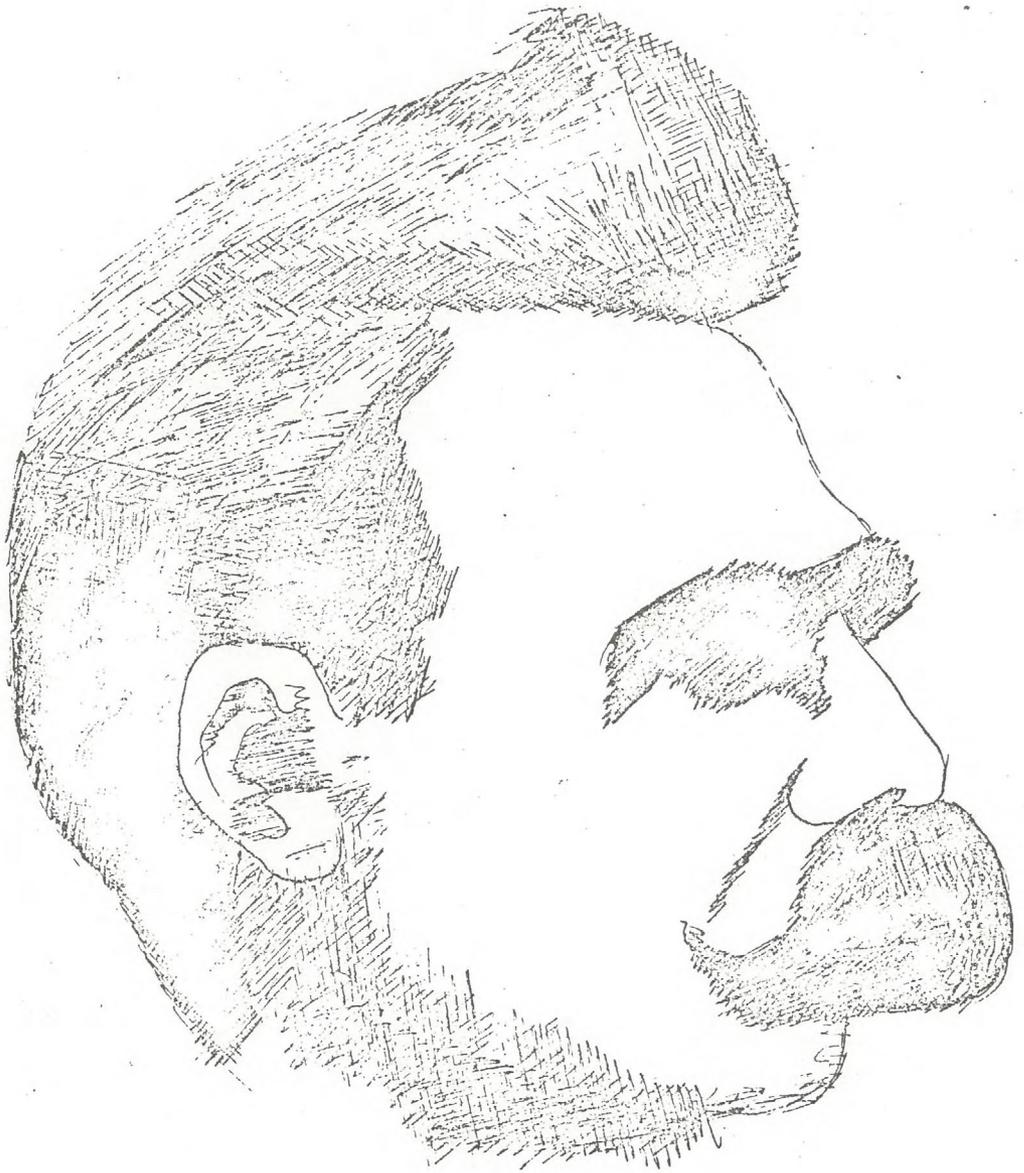
La revue PHI ZERO s'adresse à tous et en particulier aux étudiants de philosophie du Québec. Publiée sous la direction du Service de Documentation du Département de Philosophie de l'Université de Montréal, elle paraît trois fois par année académique.

Les textes dactylographiés sur feuilles 8 1/2" x 7" devront être adressés à la Revue PHI ZERO, a/s Service de Documentation, Département de Philosophie, Université de Montréal, Case Postale 6128, Montréal, Québec. Tous les textes publiés dans PHI ZERO demeurent la propriété de leurs auteurs et n'engagent que leur responsabilité.

Abonnement annuel.....	\$2.50
Abonnement de soutien.....	\$5.00
Institutions.....	\$10.00
Prix de ce numéro.....	\$2.00

PHI ZERO est indexée dans le Répertoire analytique des articles de revues (RADAR).

Dépôt légal-Bibliothèque nationale du Québec
ISSN 0318-4412



1844-1900

Sommaire

Pierre Valois. On peut lire les textes nietzschéens mais on ne peut les interpréter.....	5
Jean Grondin. Essai sur l'évolution de la pensée de Nietzsche.....	9
Charles Murin. Nietzsche-problème.....	27
André Mineau. Philosophie de l'affirmation.....	41
Normand Beaudoin. Sur le Grand Midi.....	45
France Giroux. La femme selon Nietzsche.....	71
Gérard Laprade. Sur la trace problématique de la force, la forme et le sens: de Nietzsche à Deleuze....	79
Luc Brisson. La métaphore généralisée.....	87
Pierre Bellehumeur. Le Surhomme. Traduction d'un texte d'Ortega y Gasset.....	99
Roland Houde. Nietzsche subalterné.....	105
Phi Zéro sur Nietzsche.....	111

ON PEUT LIRE LES TEXTES NIETZSCHEENS ⁵

MAIS ON NE PEUT LES INTERPRETER

Les textes de Nietzsche, au premier abord, peuvent sembler faciles à décortiquer. Il faut faire attention de ne pas tomber dans cette facilité, parce que l'auteur avertit lui-même ses lecteurs de la difficulté de compréhension de ses textes. Chez Nietzsche, il n'y a pas de style littéraire particulier, il n'y a pas de structure de pensée logiquement ébauchée, il n'y a pas de langage proprement nietzschéen, tel qu'on en retrouve chez tous les philosophes dans l'histoire. Il y a parfois comme style de la poésie, parfois du dithyrambe, parfois du lyrisme, et beaucoup d'aphorismes qui, de plus, sont classés chronologiquement sans ordre précis, c'est-à-dire, sans qu'il y est une suite précise d'un aphorisme à l'autre. Il y a surtout chez Nietzsche une utilisation continuelle, dans la majorité de ses écrits, de la métaphore que je verrais comme la forme parfaite dans la pensée humaine, de l'anti-concept.

La pensée nietzschéenne est une pensée du tragique. Mais ce tragique a un sens bien nietzschéen parce qu'il ne tient pas compte d'un scepticisme bêta. Il y a au contraire la douleur devenue bonheur, non pas dans un sens masochiste, mais dans un sens d'évolution du devenir, où la douleur est nécessaire dans la vie intérieure du devenir du surhomme. La souffrance est une joie, parce qu'elle est détachée de cette sensation de vide, d'arrêt. Elle est un devenir nécessaire ou ce par quoi émerge le surhomme qui devrait être en lutte (souffrir) constante avec lui-même pour devenir ce qu'il est.

Dans un sens purement moral, la pensée nietzschéenne est la négation de la morale traditionnelle. Elle est un au-delà de cette morale décadente: elle est une transmutation des valeurs. Elle est l'anéantissement le plus complet de la morale traditionnelle, pour la remplacer par la morale immorale et sans principes. Le laid est beau, le mensonge est vérité, le mal est bien. C'est la morale de l'immoralité, le nihilisme nietzschéen est l'affirmation de la négation: il n'est pas négatif mais positif.

A partir de ce bref exposé, je crois que tous mes lecteurs comprendront la difficulté de lire, de comprendre, d'interpréter la pensée nietzschéenne. A mon point de vue, toute interprétation des textes de Nietzsche est une affaire personnelle, c'est-à-dire, qu'il ne peut y avoir de consensus entre les différents interprètes nietzschéens, sauf sur des peccadilles d'un intérêt plus ou moins pertinent à la compréhension de Nietzsche. Parce qu'en effet comprendre la pensée nietzschéenne implique la compréhension de Nietzsche, l'homme et non l'auteur. Le seul moyen d'y arriver, à mon point de vue, c'est de dialoguer avec Nietzsche en homme intelligent, sans essayer de mettre Nietzsche à genoux devant soi et sans se mettre à genoux devant lui. Une lecture des textes nietzschéens comportent le danger, soit de se révolter contre l'auteur en le considérant comme farfelu, comme fou- c'est une oeuvre sans importance, elle vient d'un fou, ou, ce n'est pas à moi de juger si Nietzsche est un fou ou un génie, c'est à la postérité de le faire-, soit de se laisser séduire par la pensée nietzschéenne en croyant avoir trouvé un nouvel idéal de vie, une nouvelle religion.

La meilleure façon d'être nietzschéen face au texte de Nietzsche, (de respecter le dire nietzschéen tout en ayant un esprit critique) c'est de rester soi-même, de rester autonome ou ce que l'on est. C'est de rester sous la séduction qu'apporte tout dialogue véritable avec un homme intelligent. Nietzsche n'est pas un maître et ne veut pas l'être, il est le messager du surhomme, le prophète d'un monde nouveau qui émergera de la décadence du monde actuel.

Quand on lit Nietzsche, il faut toujours avoir dans l'esprit la question: " Comment on devient ce que l'on est ? " (I). Nietzsche nous incite continuellement à nous poser cette question parce que l'important pour lui ce n'est pas Nietzsche c'est nous qui sommes peut-être des surhommes en train de lutter pour notre devenir. Il nous dit lui-même qui doit être le lecteur de ses textes par la bouche de Zarathoustra:

" A vous, chercheurs hardis, explorateurs, et à tous ceux qui jamais s'embarquèrent sous des voiles astucieuses pour franchir les mers redoutables,

(I) Nietzsche, F. Ecce Homo, col. Méditations, ed. Denoel-Gonthier Paris, 1971, page couverture.

à vous, ivres d'énigmes, amis du clair-obscur, dont l'âme cède à l'appel de flûte de tous les dédales de l'abîme,

- car vous vous refusez à suivre d'une main peureuse un fil conducteur, et ce que vous devinez, vous détestez d'avoir à le déduire.

C'est à vous seul, que je raconterai l'énigme que j'ai vue-la vision du solitaire entre les solitaires."(I).

Si vous êtes un chercheur hardi, ami du clair-obscur, lisez les textes de Nietzsche. Si vous n'êtes pas ces personnes, ne lisez jamais les textes nietzschéens parce qu'ils vont vous enlever le peu de forces qu'il vous reste en vous-mêmes, ils vous détruiront.

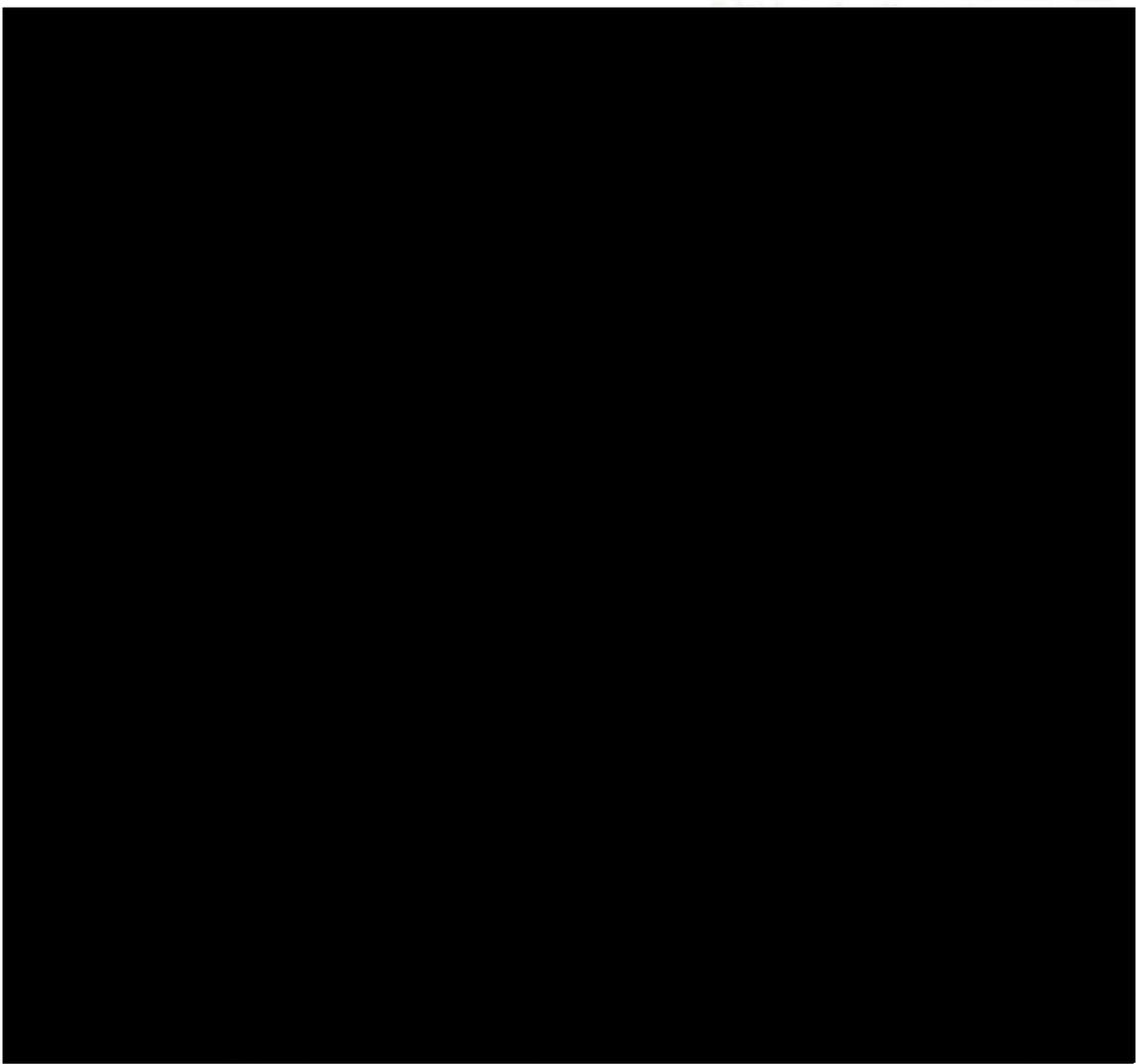
On ne peut interpréter l'oeuvre de Nietzsche, parce que le faire équivaldrait à un acte purement personnel avec une signification seulement pour soi. Tout ce que j'ai dit sur Nietzsche ne peut être autre chose que ma propre compréhension de la pensée nietzschéenne. Seul Nietzsche a dit Nietzsche et personne d'autre ne pourra le dire sans être Nietzsche lui-même.

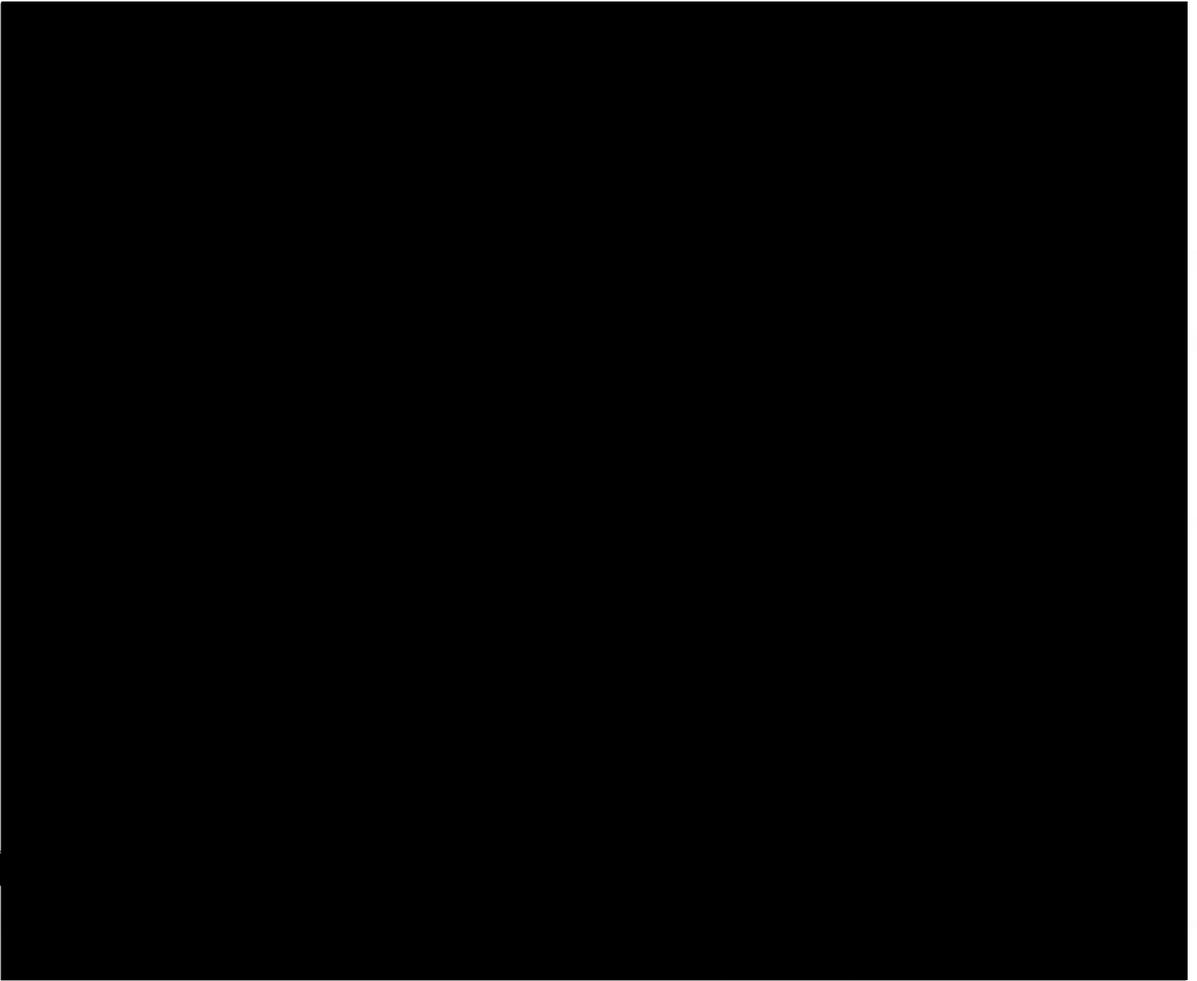
Pierre Valois,
Philosophie,
U. de Montréal.

(I) Nietzsche, F. Ainsi parlait Zarathoustra, ed. bilingue Aubier-Flammarion, Paris 1973, p.17

Essai sur l'évolution de la pensée de Nietzsche*

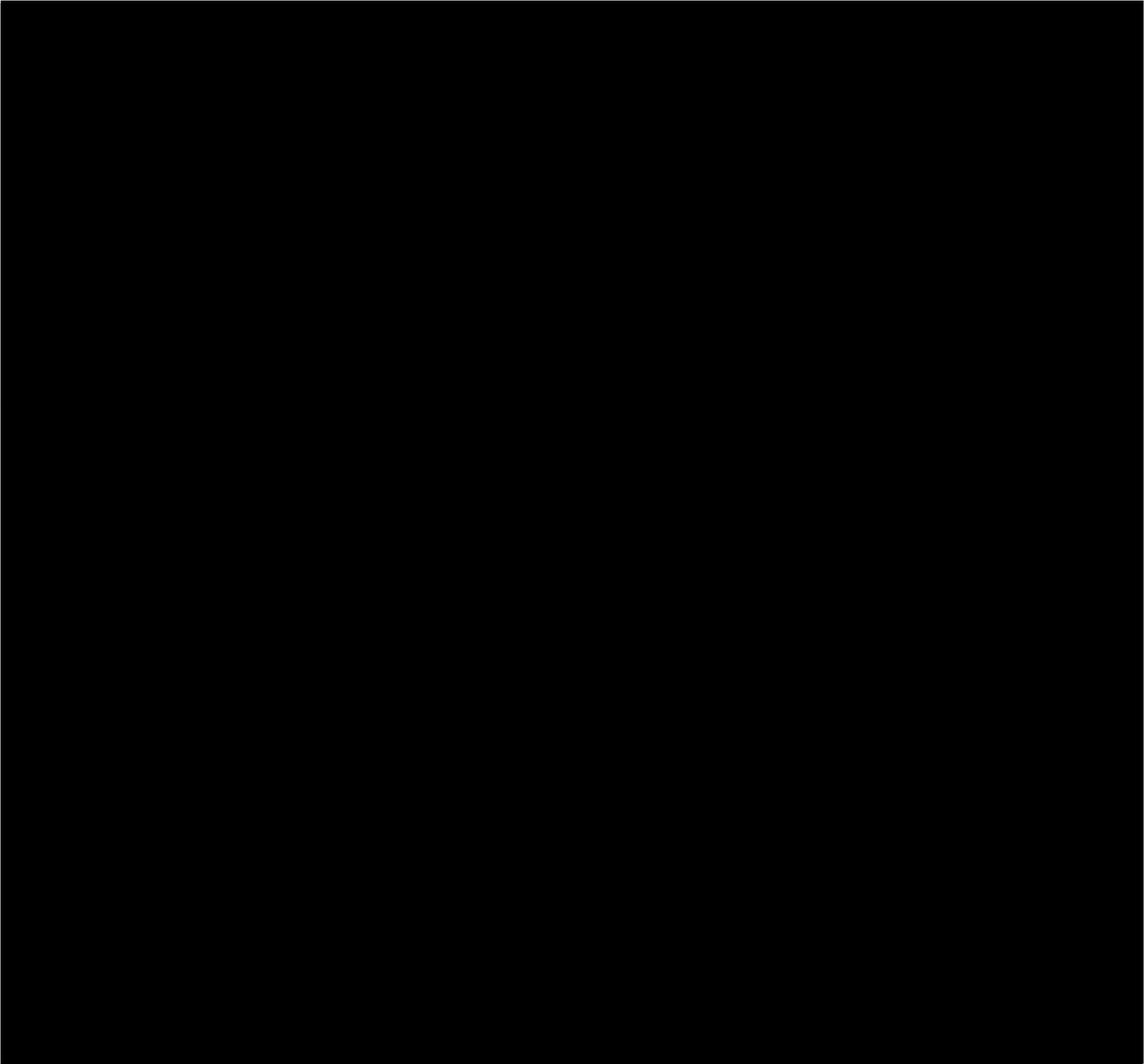
* Texte retiré à la demande de l'auteur

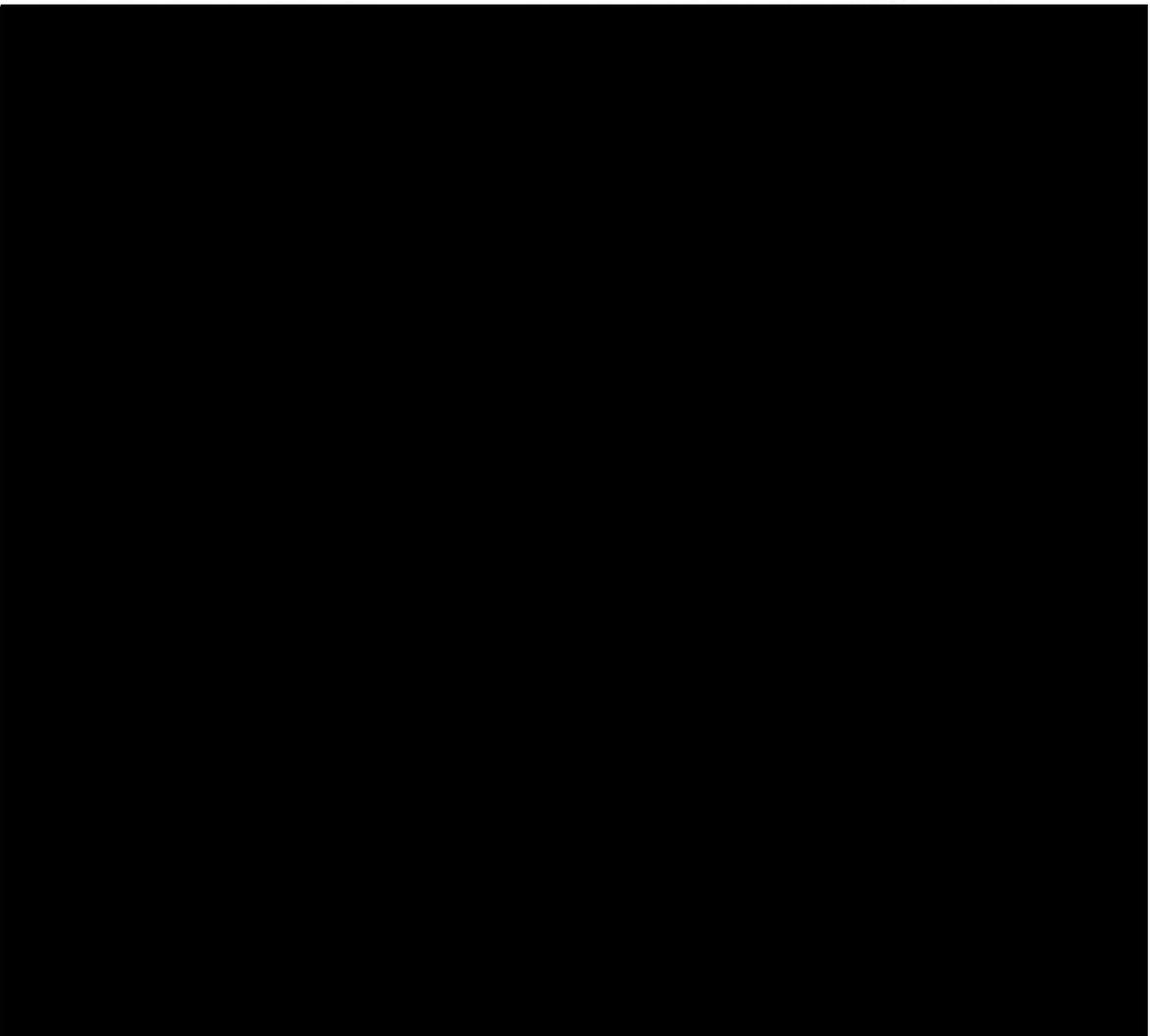


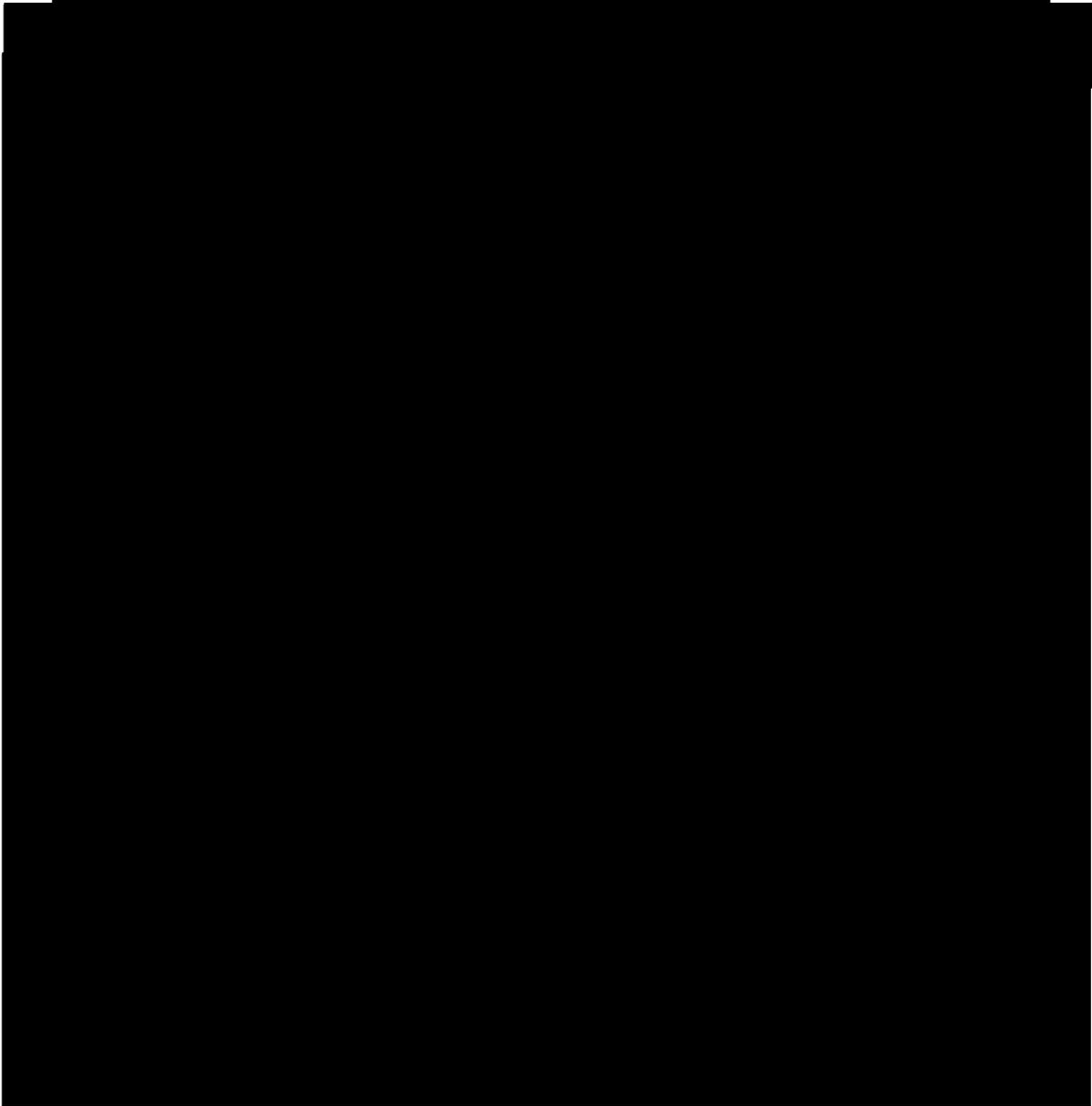
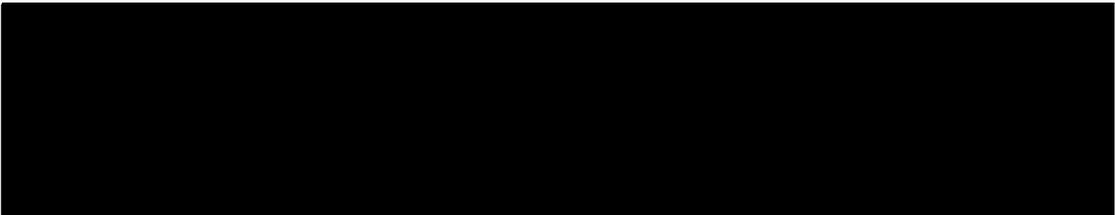


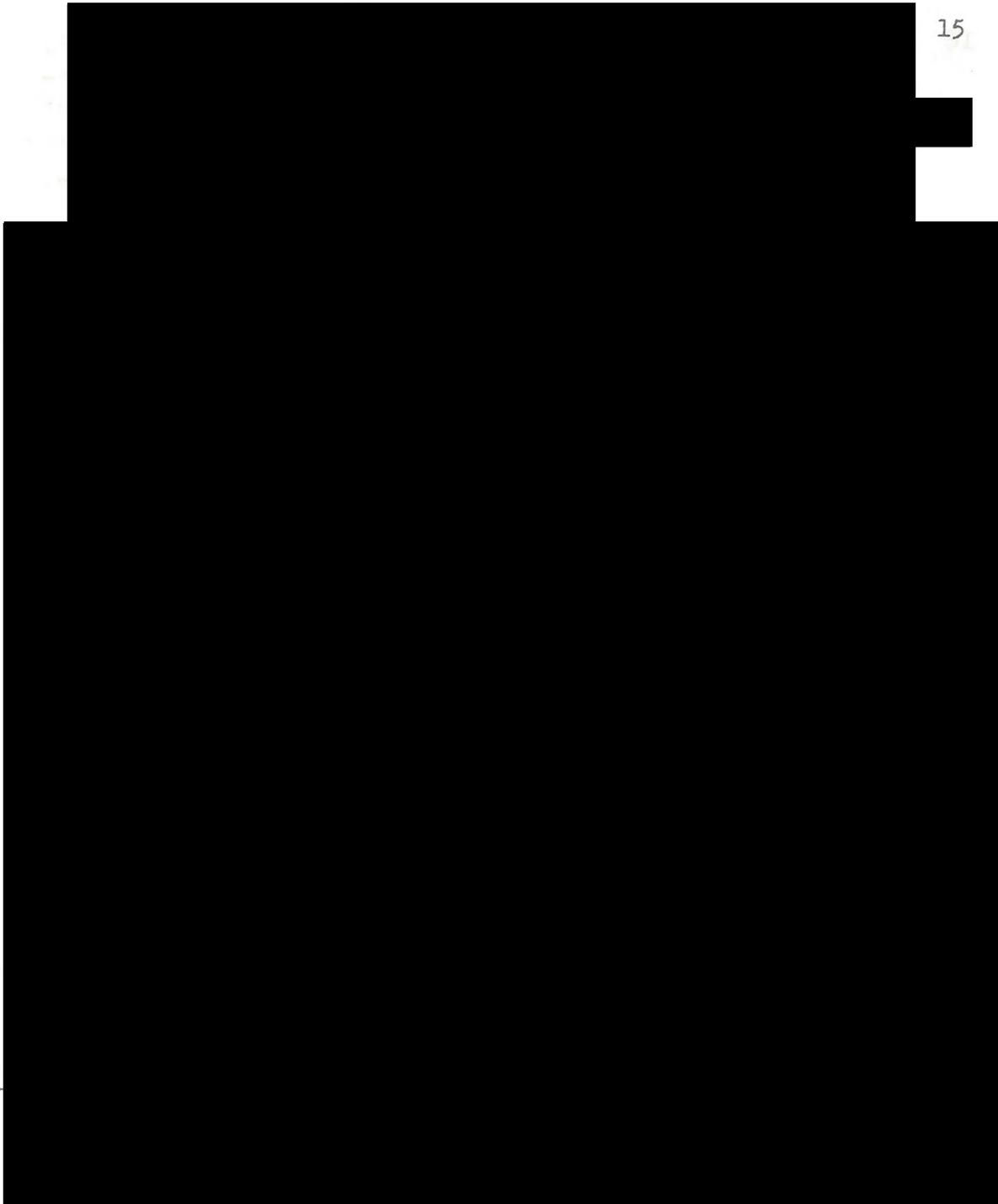


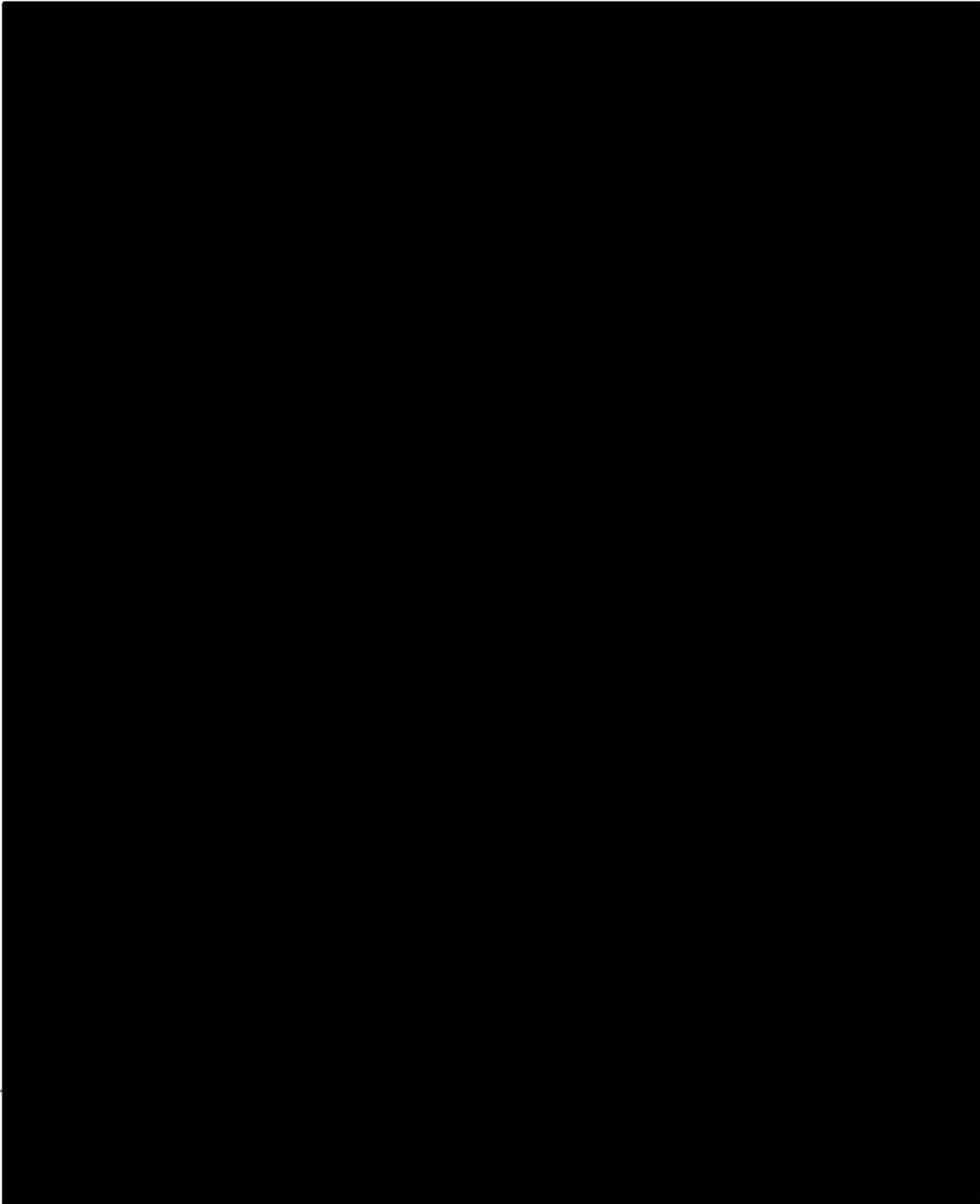
The following information is provided for your information only. It is not intended to be used as a substitute for professional advice. Please consult your attorney for more information.

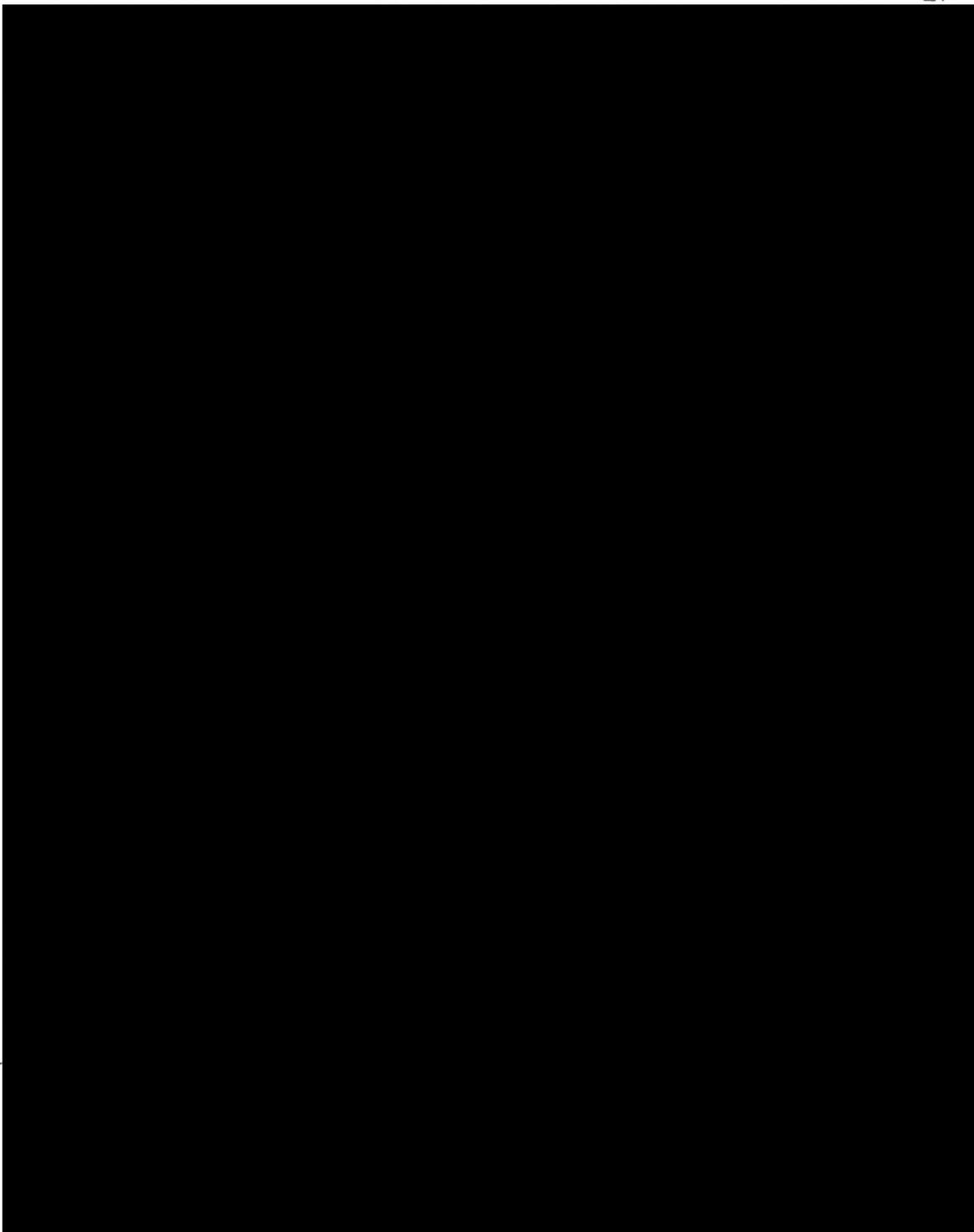


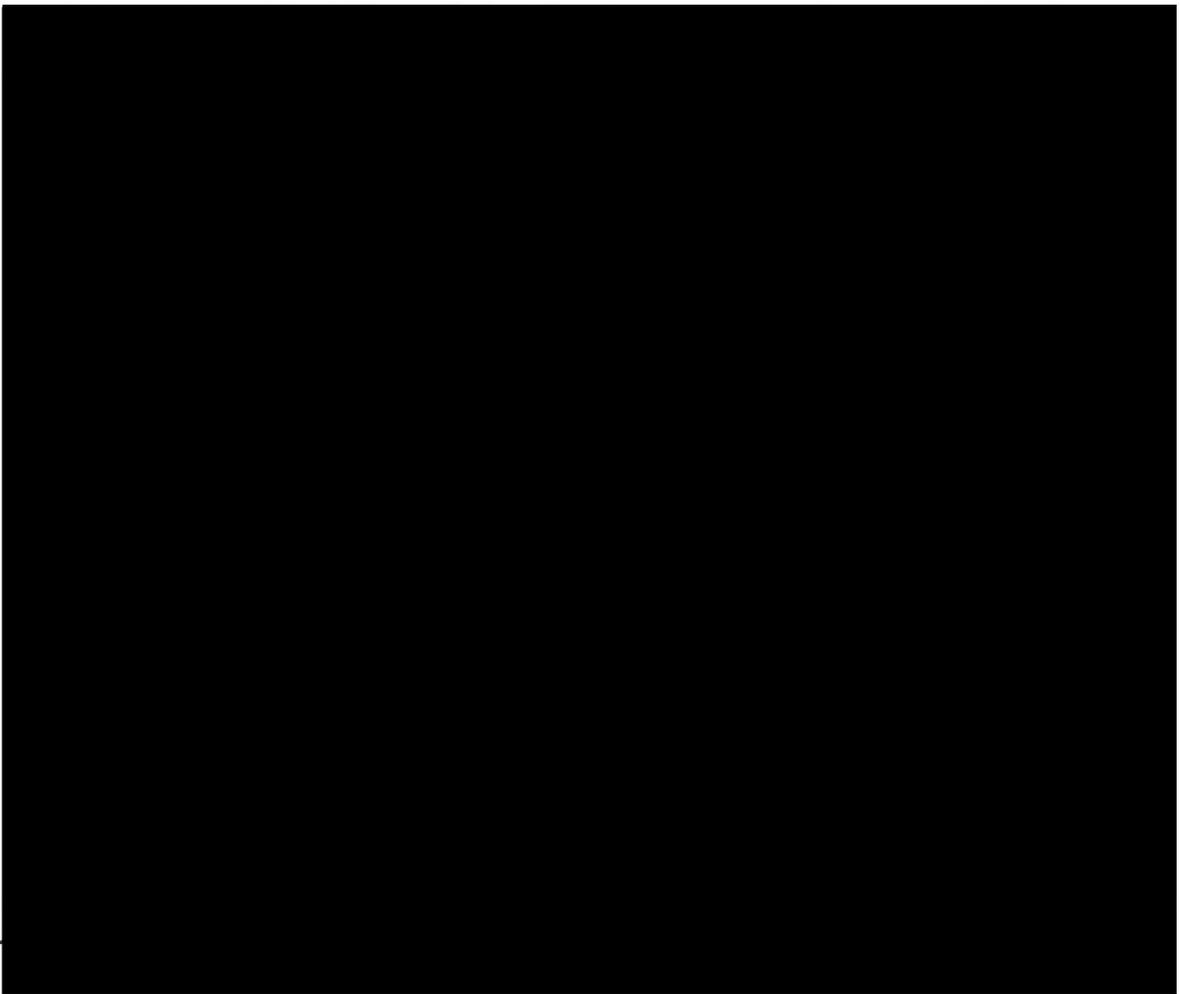


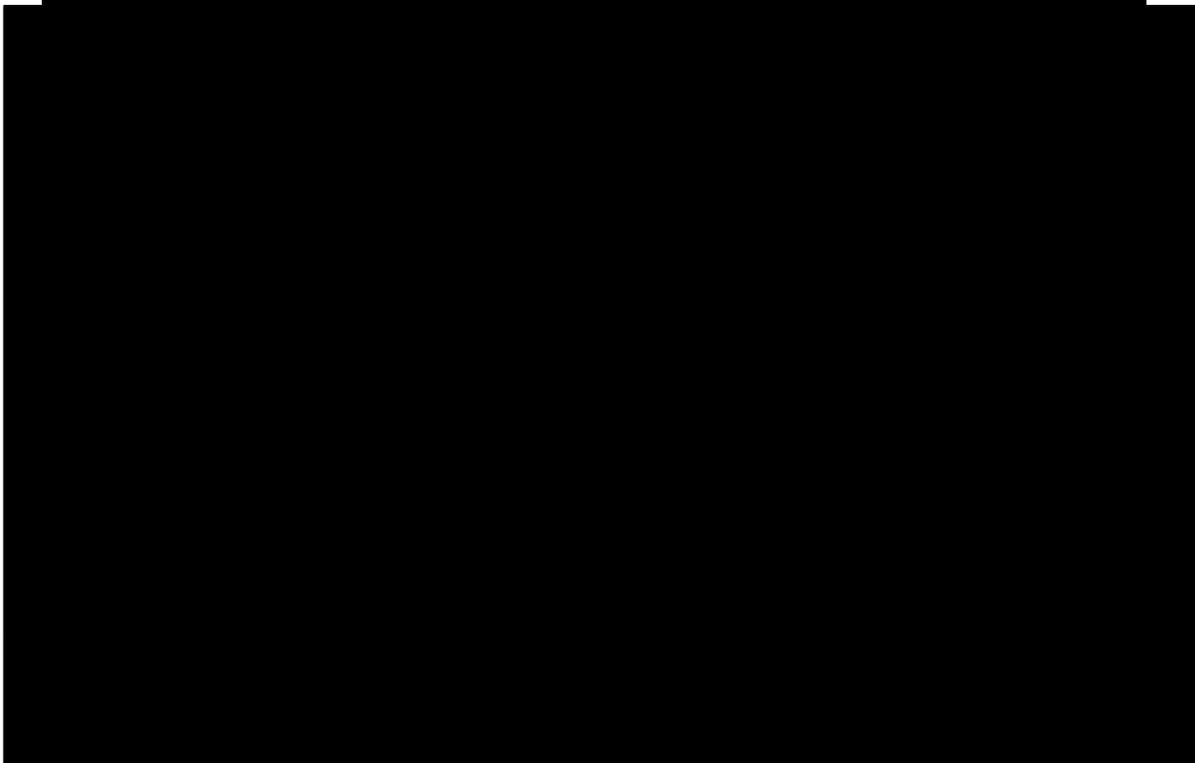
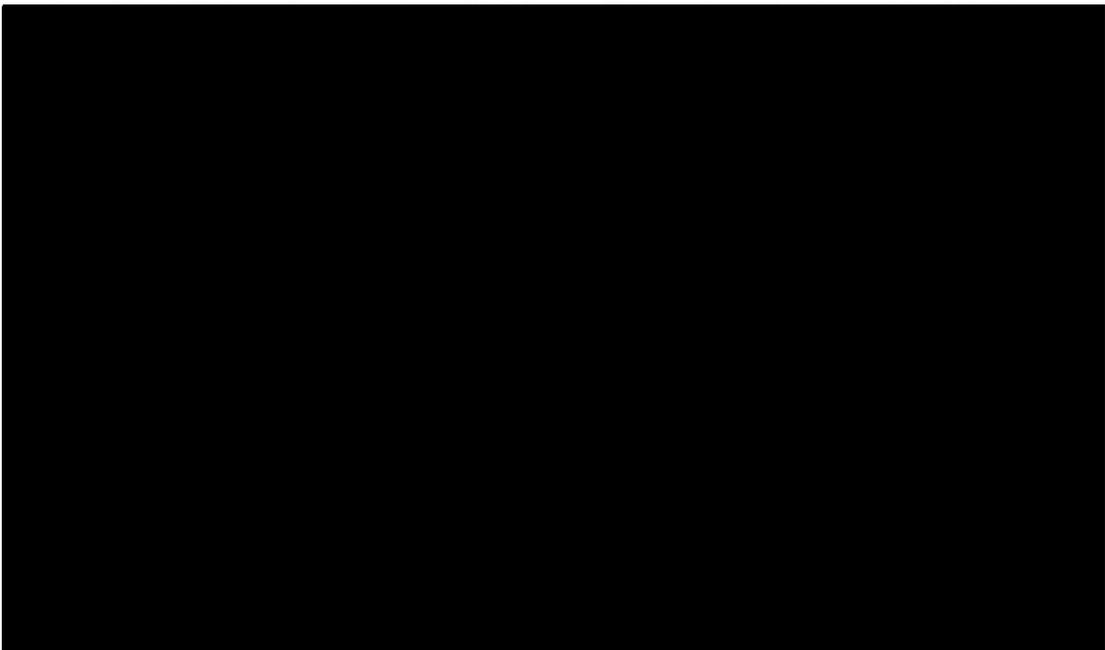






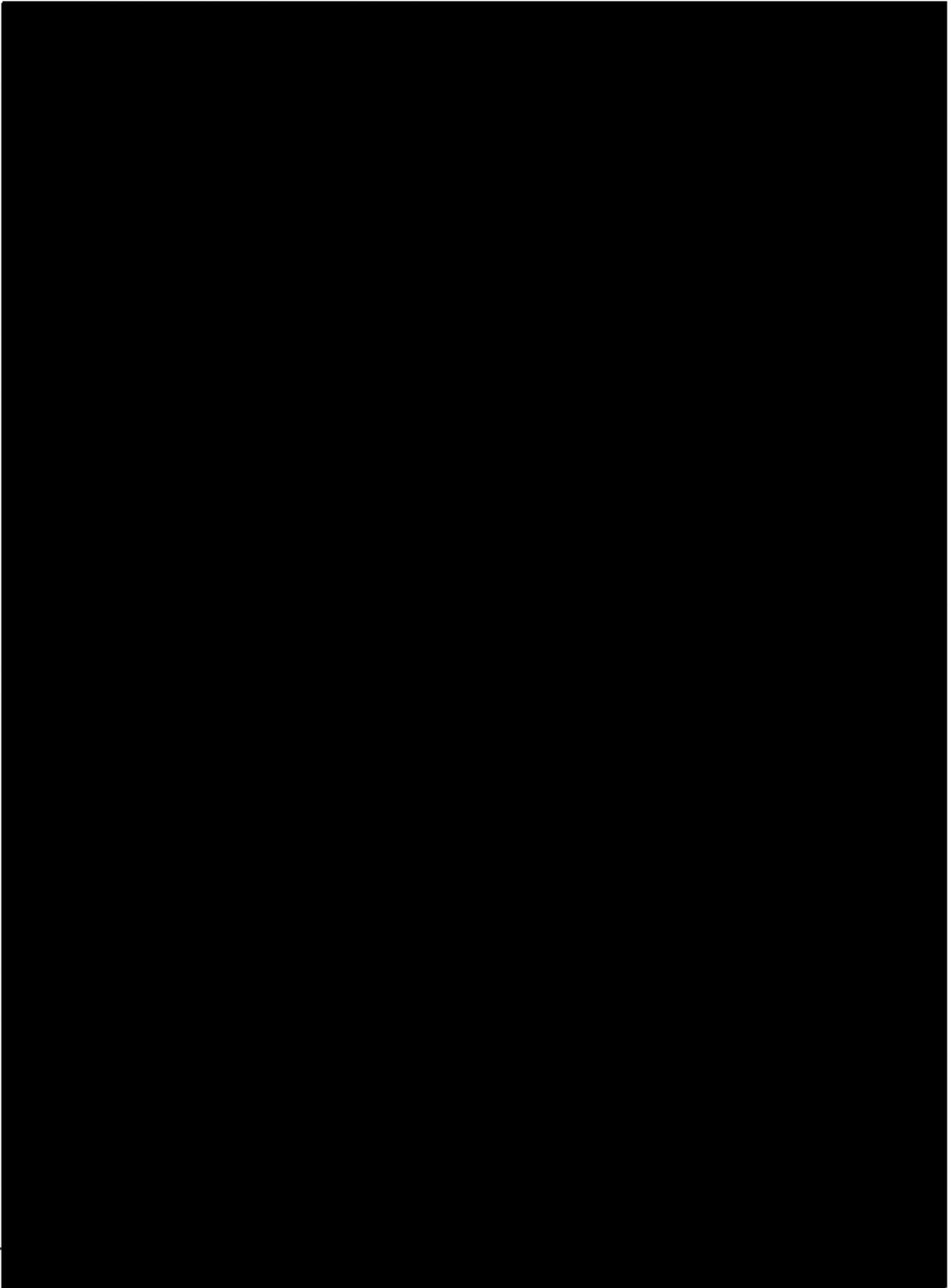


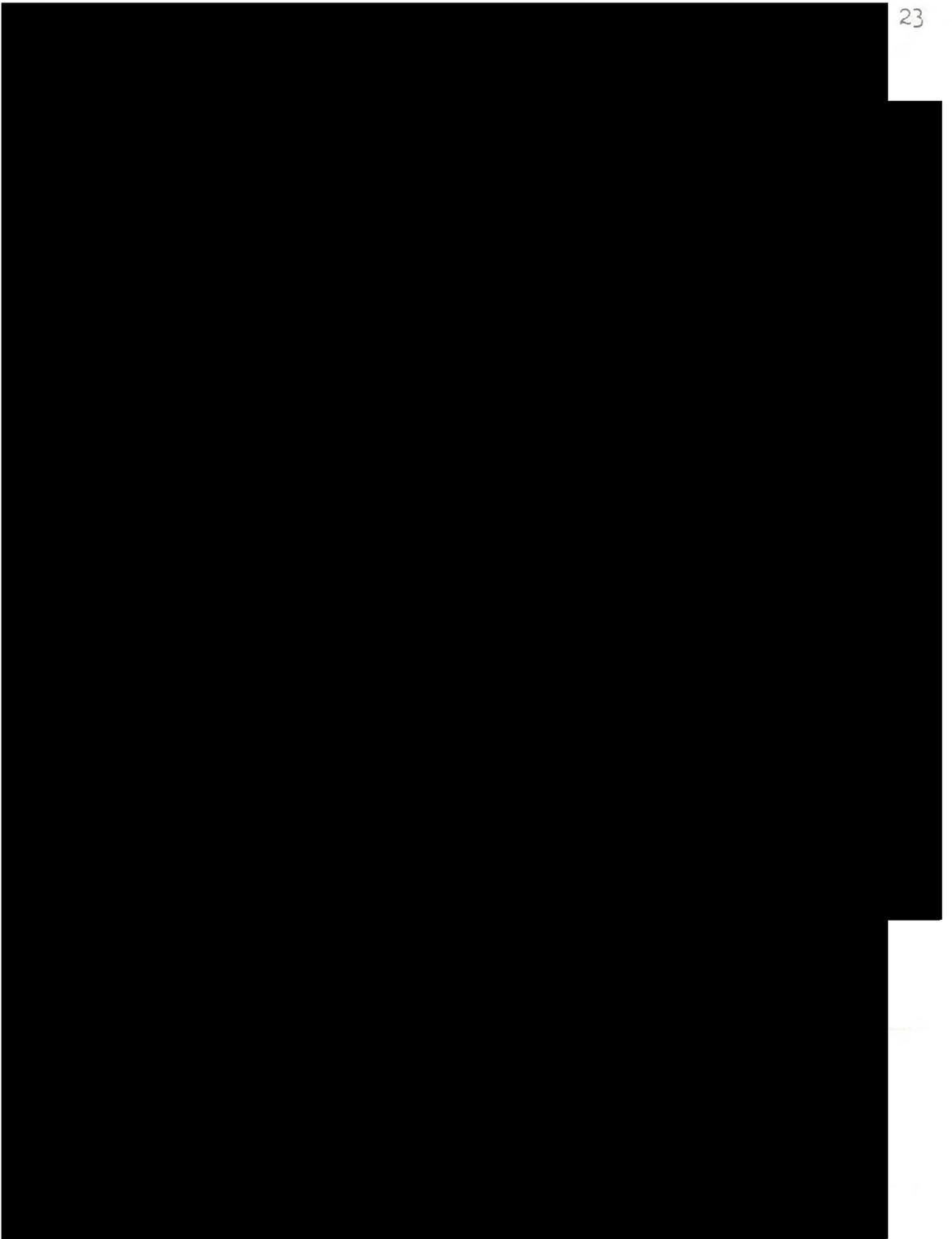


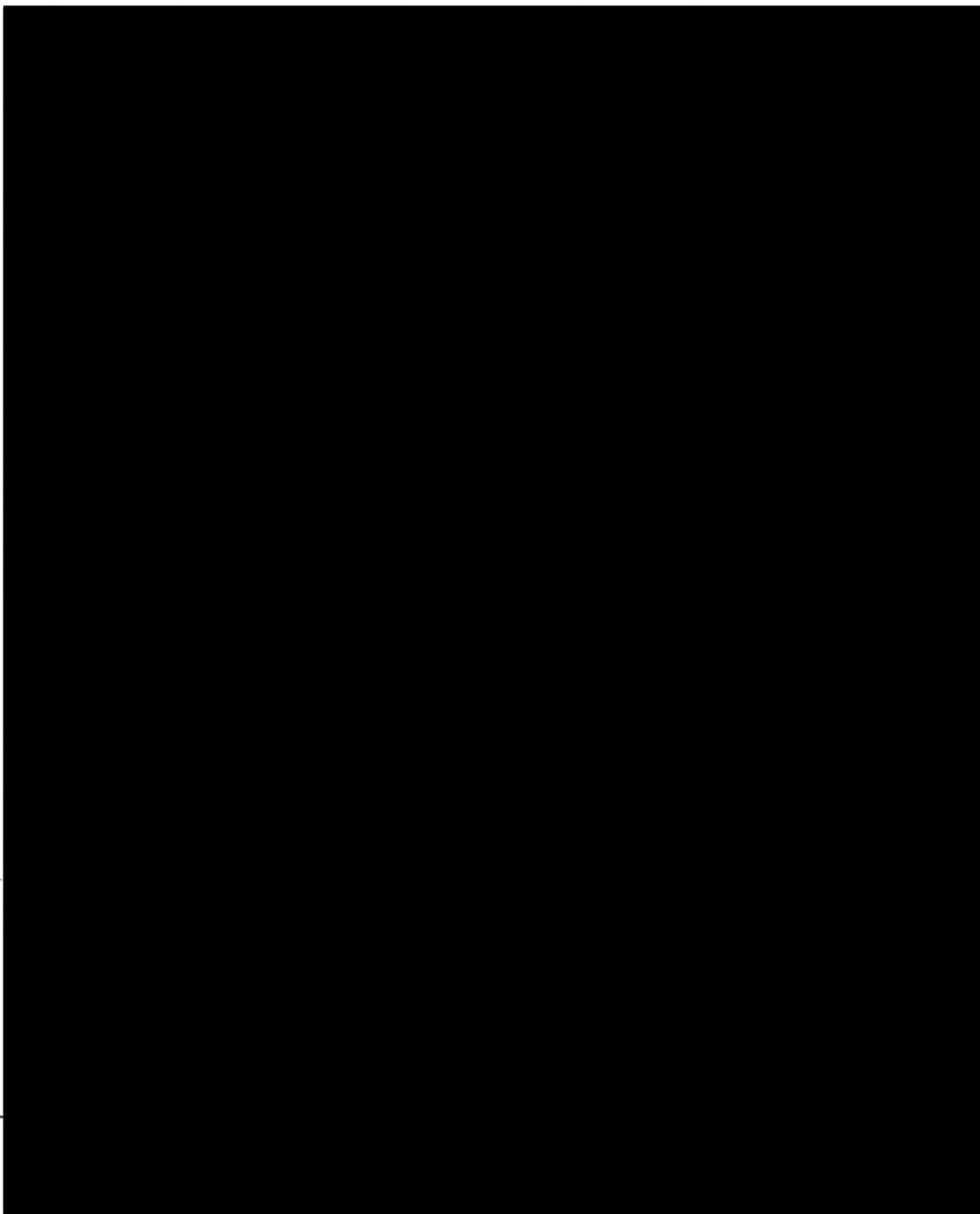


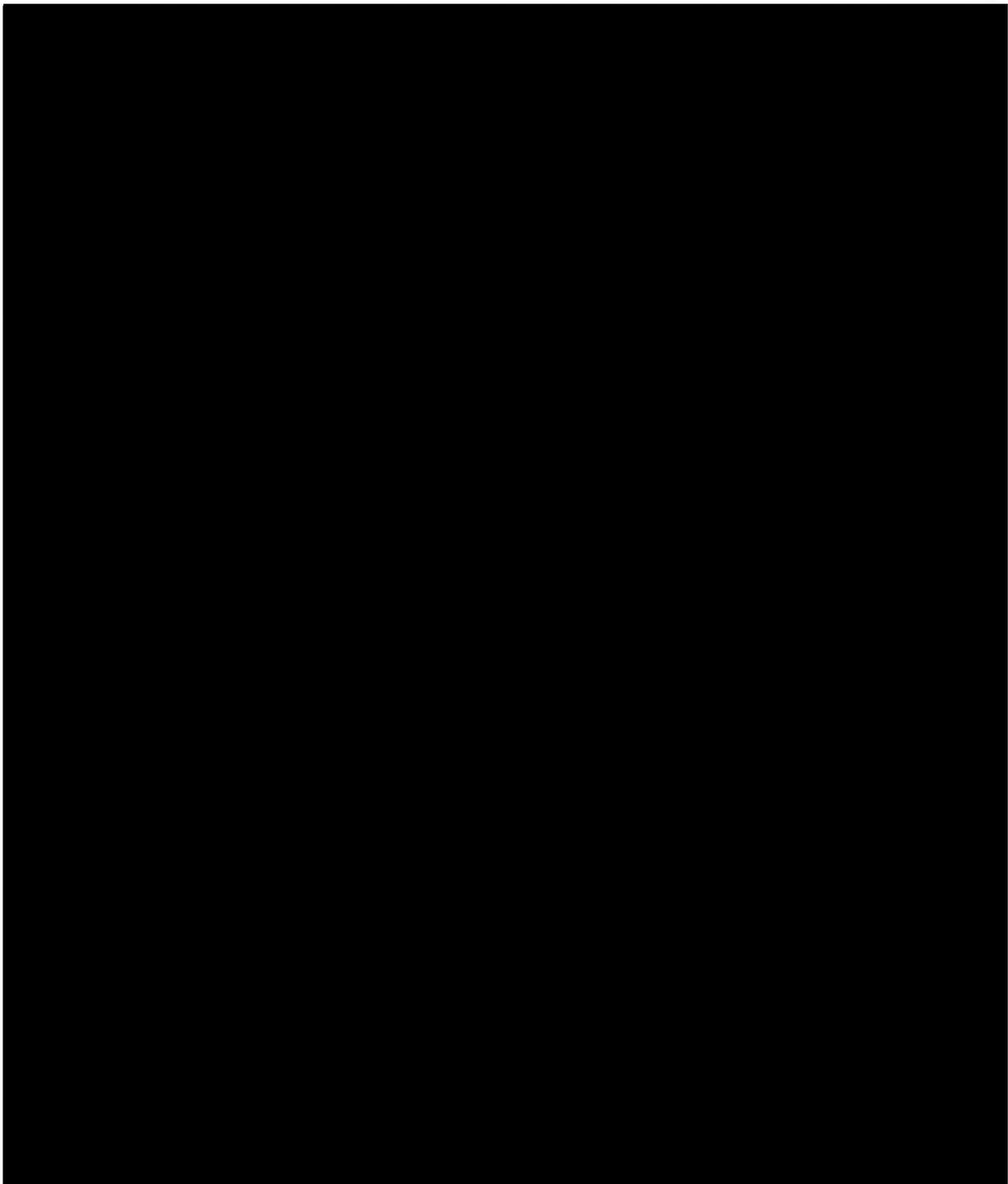


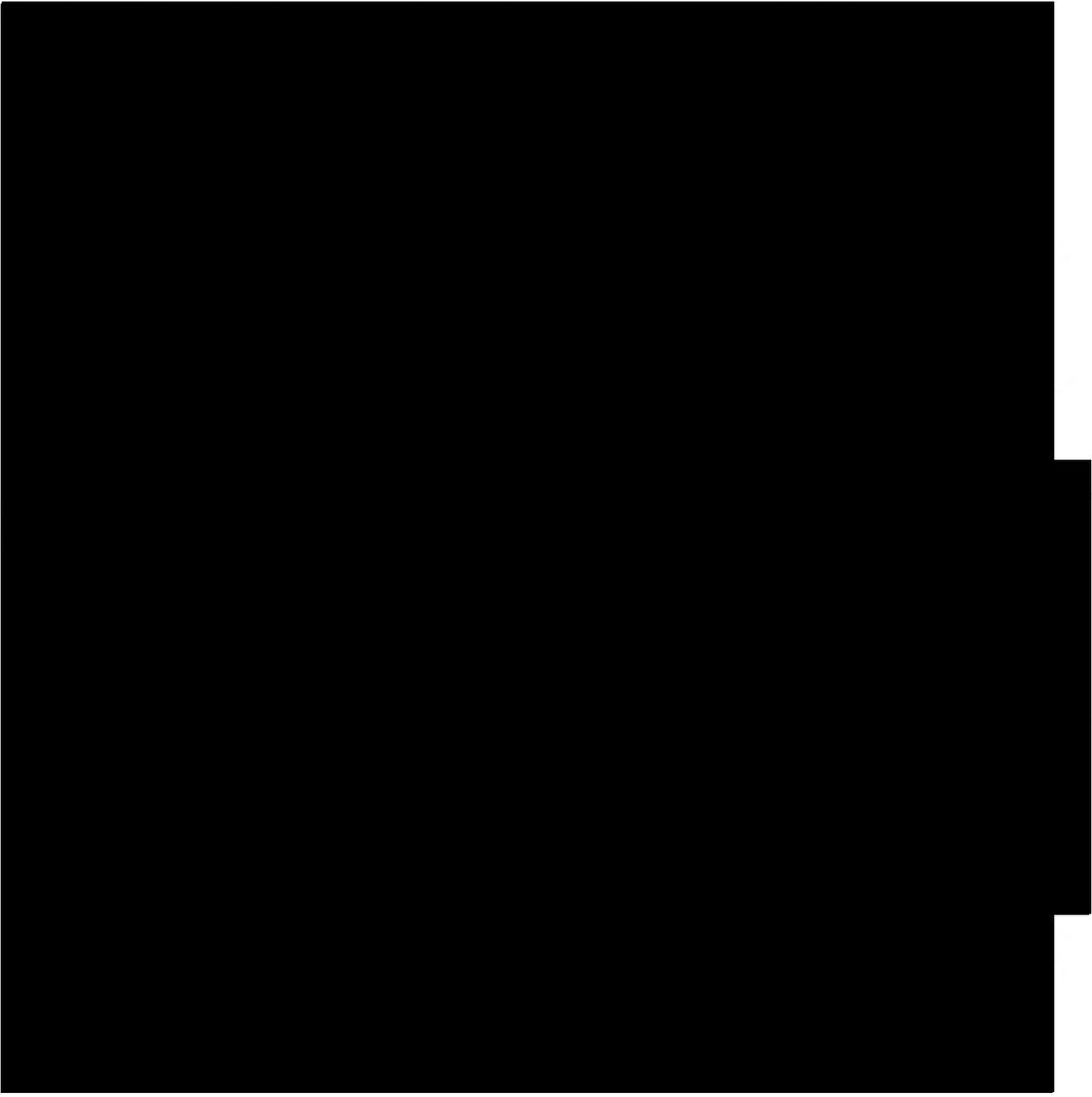












Jean Grondin
Étudiant en philosophie
Université de Montréal,

Nietzsche - problème

En automne 1975 Charles Murin a terminé le premier tome de son livre sur Nietzsche. Ce tome qui porte le titre Nietzsche-problème contient sept parties qui sont les suivantes:

Partie I Le problème-Nietzsche

Partie II Généalogie du questionnement du sentiment religieux.

" III " " " de la Patrie (Heimat)

" IV " " " de la Nature

" V " " " moral

" VI " " " esthétique

" VII " " " de l'Histoire et des Sciences

Les dimensions ou composantes mentionnées dans la Conclusion que nous reproduisons ici se réfèrent aux Parties II-VII.
Copyright réservé à l'auteur.

Liste des abréviations utilisées dans le texte.

HKW et HKB Friedrich Nietzsche. Werke und Briefe. Historisch Kritische Gesamtausgabe.

C.H. Beck, Munchen 1934-1940.

HKW se réfère à un des 5 volumes des Werke (Oeuvres)

HKB " " " " 4 " " Briefe (Lettres)

Jaspers NI Karl Jaspers, Nietzsche, Introduction à sa philosophie. Gallimard, Paris, 1950.

Mus Friedrich Nietzsche. Gesammelte Werke. 23 volumes. Musarion, Munchen 1922-1929.

SA F. Nietzsche. Werke in drei Banden. Editeur Karl Schlechta. Hanser, Munchen, 1954-56.

GS Nietzsche, Le Gai savoir.

Z " , Ainsi parlait Zarathoustra.

PBM " , Par delà le bien et mal.

EH III Nietzsche, Ecce Homo. Pourquoi j'écris de si bons livres.

Cr I " , Crépuscule des idoles.

conclusion

Nous voilà, enfin, parvenu au terme de notre questionnement des six composantes ou dimensions de la pensée et de la vie de Nietzsche dans leur émergence généalogique. Avant de jeter un regard en arrière et d'évaluer le chemin parcouru, il nous semble opportun d'informer le lecteur sur le cheminement de notre recherche qui nous a conduit à la découverte de ces six dimensions ainsi qu'à leur fonction structurante dans la vie et l'oeuvre de Nietzsche. C'est dans les écrits de l'enfance, de l'adolescence et de la jeunesse de Nietzsche que nous en avons constaté l'existence ainsi que l'ordre chronologique de leur émergence. Les écrits autobiographiques et les notes personnelles ont été les principales sources de notre information; mais il fallait, quand même, s'assurer que notre choix de ces six dimensions correspondait, en toute vérité historique, aux structures psychiques de notre penseur et qu'aucun préjugé personnel n'avait inconsciemment orienté notre décision vers les choix de ces critères, que ces six dimensions ou composantes étaient authentiquement nietzschéennes. On s'imaginerait, de prime abord, que cette vérification devrait être facile à faire si, en fait, ces six dimensions étaient constitutives de la pensée et de l'oeuvre de Nietzsche; mais c'est là une illusion qu'on ne peut conserver longtemps dès qu'on se familiarise avec les imprévisibilités de la pensée et des genres littéraires de notre penseur. Voici un exemple qui illustre bien la difficulté à laquelle se trouve confronté tout chercheur sérieux dans son désir de se laisser guider, dans sa recherche, par Nietzsche lui-même. Dans son autobiographie de août-octobre 1859 Nietzsche nous décrit la chronologie de l'émergence de ses *dadas* (*Steckenpferde*) et de ses tendances ou goûts (*Neigungen*) d'enfant et d'adolescent (1); il fait plus que les décrire; il les divise en cinq groupes, le cinquième défini comme pulsion intérieure vers une culture universelle, intègre et complète les groupes deux, trois, quatre; le tout porte une finale: "et au-dessus de tout, la religion, toile fondamentale de tout savoir!" Cette liste, telle que reproduite dans la Note, indique bien la multiplicité orientée des goûts de notre penseur, mais les *etc* (2) qui terminent chacune des divisions témoignent davantage en faveur de

l'insatiable et universelle curiosité de Nietzsche qu'ils ne sont une preuve irréfutable que les six dimensions qui furent l'objet de notre choix (dont deux ne sont pas explicitement mentionnées: la Patrie et la Morale) constituent le seul authentique horizon des structures psychiques et de son oeuvre.

Il nous était donc impossible de déterminer définitivement, par la lecture des seules oeuvres de l'enfance et de l'adolescence de notre penseur, que le choix des six dimensions utilisées, comme composantes essentielles de ses pulsions psychiques et de son oeuvre, correspondait adéquatement à la réalité historique qu'est la vie de Nietzsche et l'oeuvre de cette vie. Nous avons alors décidé d'entreprendre un cheminement long et difficile, celui d'une lecture "régressive" de ses oeuvres, commençant par celles de sa maturité, continuant avec celles de sa jeunesse et terminant par celles de l'adolescence et de l'enfance. Cette lecture anti-généalogique ou régressive nous a fourni deux évidences qui ne peuvent échapper à aucun lecteur assidu des oeuvres de ce philosophe. La première de ces évidences est qu'aucune des six dimensions ou composantes, dont nous avons fait le choix, ne disparaissait de l'horizon philosophique et de la vie de Nietzsche après son surgissement originare. La seconde évidence confirmait la première et authentifiait encore davantage le choix que nous avons fait, car toutes les dimensions, autres que ces six, qui se sont ajoutées au cours de la vie de Nietzsche, se sont fusionnées avec ces six premières.

Nous avons la certitude que la preuve explicite de la première évidence est abondamment développée dans le présent volume qui a questionné chacune des six dimensions à partir de l'enfance de notre philosophe jusqu'à une période assez avancée de sa maturité. Quant à la seconde, l'évidence définitive ne peut être acquise que dans un travail qui porterait sur les réponses et non le questionnement philosophique (3) qui est le thème unique de cet ouvrage. Il nous suffira de donner un exemple dont la portée est d'autant plus grande qu'elle a comme objet la dimension "Patrie-Heimat", dimension complètement absente des réflexions des nietzschéologues, jusqu'à maintenant. On trouve, en effet, dans les Notes pour les nouvelles Préfaces aux oeuvres non-publiées, le texte suivant qui date de 1835-1888:

"Nous sans patrie dès le commencement, nous n'avons aucun choix; il nous faut être conquérants et dé-

couvreurs; peut-être lèguerons-nous à nos descendants ce dont nous-mêmes nous sommes privés- nous allons leur léguer une Heimat " (Mus., XIV 367).

Cette affirmation paradoxale d'un Nietzsche sans-patrie-dès-le-commencement alors que la troisième partie de notre ouvrage a abondamment témoigné de la place qu'a occupé cette dimension tout au long de son enfance, de son adolescence et des années qui suivirent, cette affirmation paradoxale, datant des dernières années de sa vie, nous introduit au deuxième thème que se propose cette conclusion: évaluer le chemin parcouru et souligner l'impossibilité absolue où se trouve un praticien de la méthode généalogique d'introduire des cloisons étanches entre les diverses dimensions de son psychisme et de sa pensée. La dialectique nietzschéenne ne ressemble en rien à celle de Hegel dont la structure est triadique. Il n'y a aucune rigidité dans l'opposition du oui et du non au coeur de sa pensée, et très souvent ce qu'il nie est tout autant force propulsive de sa géniale raison que ce qu'il affirme. Sa pensée se développe en "arc-en-ciel" se projetant sur un fond psychique où les différentes dimensions s'entrelacent et même se fusionnent, et cela dès son enfance:

"...Ces penchants sont entrelacés l'un dans l'autre, et il est impossible de découvrir leur commencement et leur fin " (HKW I, 153).

Ce trait est spécifique de la dialectique nietzschéenne, et il est en opposition absolue avec toute la spéculation occidentale pour qui la diversité des disciplines est rigoureusement spécifiée, définie par la diversité de ses objets; et de ce trait il est parfaitement conscient comme le prouve cet aveu à Rhode:

" Science, art, philosophie sont en moi tellement entrelacés (Wachsen... in mir zusammen) que je vais, de toute façon, donner naissance à un Centaure " (Lettre de fin janvier et du 15 février 1870. HKB III, 28).

Il y a indubitablement, dans le déroulement du questionnement philosophique de Nietzsche une synergie de toutes les dimensions qui ne sont jamais délimitées par des lignes rigoureuses et nettes; l'impression que l'on éprouve est celle d'un devenir perpétuel qui affecte tout autant leur périphérie respective que

leur noyau.

Corrélativ^e à cette synergie des dimensions de sa pensée dont l'ouverture embrasse tout ce qui existe et dont la fonction est celle des champs de gravitation dans l'ordre du devenir en général, corrélativ^e à cette synergie, dis-je, est la vision englobante ou synoptique (Gesamtschau) de Nietzsche. Ce qu'il affirme de la Philologie, lors de sa conférence inaugurale à Bâle (le 28 mai 1869), s'applique à toute sa pensée. Se plaignant du fait de l'absence d'une vue unanime et claire sur la Philologie, il affirme:

" Que la cause en est le caractère divisé de la philologie, le fait que les différentes activités scientifiques utilisées se trouvent dans un état d'aggrégats inorganiques dont le rassemblement n'est que verbal sous le nom "Philologie" (HKW V, 285; SA III 157).

La même exigence de vision synoptique lui sert de critère pour déceler l'existence d'un grand artiste:

" Il est certain que le critère de la grandeur d'un artiste correspond à la capacité qui est sienne d'embrasser d'un coup d'oeil englobant (Gesamtblick) la réalité et, simultanément, de la pétrir (Gestalten) rythmiquement " (HKW V, 301, SA III 170) (4).

La lecture des oeuvres de Nietzsche selon une méthode généalogique nous a pleinement convaincu que la seule façon de saisir la réalité historique de cette vie et de son oeuvre exige l'utilisation constante de la synergie des six dimensions mentionnées corrélativement à une vision englobante ou synthétique de la totalité du réel. Son problème philosophique fondamental est en effet, celui de la découverte de la clef universelle qui permettra de décadenasser l'énigme, jusqu'à lui insoluble, de la diversité du devenir, de pénétrer sa totalisation, son unification sans qu'il cesse d'être devenir, sans qu'il soit métamorphosé ou réduit à quoi que ce soit de statique, fut-ce-Dieu, l'Idée platonicienne ou quelque'autre principe caché sous le vocable être, qui, pour lui, est essentiellement statique. Découvrir le rythme unificateur de la multiplicité du devenir comme tel, a toujours été le Fatum de Nietzsche,

ce Fatum objet de son amour. Que ses réponses à cet unique et radical problème, qu'il s'agisse de l'Eternel retour du même et du rythme éternel de sa pulsation, de la Volonté de Puissance et de la création du Surhomme, que ces réponses soient variables corrélativement au questionnement du réel tel qu'il l'interroge, tout cela est un autre problème: celui de la vérité des solutions qu'il propose ou de la vérité de sa philosophie ce qui n'entre aucunement dans la problématique de cet ouvrage.

Le même souci d'englobement ou de vision synthétique qui se manifeste dans l'affirmation de Nietzsche que sa pensée se caractérise comme un "Platonisme renversé" (Mus III 318, 1870-1871). Comme Platon, Nietzsche recherche la pureté du réel, mais alors que Platon la cherchait dans l'être et le bien, Nietzsche essaie de la trouver dans le devenir qui, d'un point de vue platonicien ou ontologique, est essentiellement impur. Platon découvre la pureté de l'être dans les idées séparées, et ultimement dans le bien, alors que tout l'effort de la "dialectique" nietzschéenne est d'en trouver la clef dans le rythme, ce qui le conduit à métamorphoser le devenir physique en devenir biologique (5). Il peut donc, à juste titre, caractériser sa pensée philosophique comme un "Platonisme renversé" puisque le Platonisme est une vision synthétique de la totalité du réel selon un critère de pureté ou d'élimination de tout ce qui n'est pas forme, donc d'élimination de tout ce qui est devenir, alors que la vision synthétique nietzschéenne est, elle aussi, une vision de pureté ou d'authenticité, mais que celle-ci ne se trouve que dans "l'innocence du devenir". Or, un questionnement de la totalité du réel comme essentiel devenir, éliminant toute stabilité des natures, était totalement étranger aux catégories traditionnelles de la mentalité occidentale dont l'ontologie, comme son nom l'indique, met l'accent sur l'être et traite le devenir comme un accident, un apparaître de l'être; un tel questionnement qui essaie de découvrir l'être pur ou authentique dans l'"innocence-du-devenir" bientôt métamorphosée en "innocence-de-la-vie" (6) devait inévitablement aussi métamorphoser la métaphysique en Morale et l'être en valeur, comme le remarque E.Fink (7). Incapable de découvrir l'innocence du devenir dans le réel comme physique, Nietzsche le métamorphose en biologique, en vie humaine, et dans l'illusion que cette vie se crée:

" Le but c'est la vie comme illusion: Das leben in

Schein als Ziel".(Mus III 318). Tels sont les derniers mots qui terminent sa brève réflexion sur sa philosophie comme "Platonisme renversé".

Nous pouvons donc conclure cet ensemble de réflexions appuyées sur des textes indiscutables que la corrélation entre la synergie s'actualisant dans le réel comme essentiel devenir, que cette corrélation, dis-je, est, historiquement, le point de départ authentique du questionnement nietzschéen, de la connaissance philosophique. Le premier aspect de cette corrélation, la synergie des dimensions, a fait l'objet du présent volume; le second, celui de la vision englobante ou synoptique(Gesamtblick, Gesamtschau) sera poursuivi dans son développement généalogique dans le deuxième volume de cet ouvrage. Dans ce second volume, la synergie des dimensions va trouver sa thématization définitive dans la vision synoptique, (déjà présente dès l'enfance comme vécue) dans la vision englobante de la vie, surtout celle de l'humanité sous l'angle de l'Homo-natura. Pétrir rythmiquement le devenir-vie telle fut la mission que le Fatum personnel de Nietzsche lui avait assignée. Quand, après la lecture régressive que nous avons faite, nous nous sommes plongés dans les écrits de l'enfance et de l'adolescence, il nous fut impossible de ne pas constater que Nietzsche n'avait pas eu le choix des dimensions de ^{son} psychisme et de sa pensée. Elles surgissaient comme imposées, comme s'il était sans défense contre leur envahissement progressif, si ce n'est dans l'extraordinaire puissance qu'il possédait de métamorphoser tout ce qui le touchait et tout ce qu'il touchait. C'est dans cette expérience qu'il fit très jeune que s'ensouça, pensons-nous, sa notion ultérieure de Fatum-destinée qu'il assimile en 1882, à la volonté divine:

"...ma fatalistique soumission à la volonté divine que j'appelle amor fati"
(Lettre à Overbeck, été 1882.SA III 1182).

Le deuxième élément du questionnement

nietzschéen, sa vision synthétique ou englobante (dont la confusion ou la fusion avec le premier élément, la synergie des dimensions, est la grande raison des difficultés d'interprétation de sa pensée), cette vision synthétique lui inspire une méfiance grandissante pour la raison, qu'il considère comme essentiellement morcellante ou analytique, donc comme ce qui fige le flux de la vie. Quand on accuse Nietzsche d'irrationalisme, qu'on l'étiquette, idéologiquement comme irrationaliste (ce qui arrive fréquemment), on est partiellement injuste envers lui. Son attitude envers la raison humaine est analogue à celle qu'il a envers Dieu. Ce dernier n'est pas rejeté en vertu d'un quelconque argument théorique ni sous la poussée d'une haine intérieure contre lui. Dieu doit mourir en tant qu'obstacle à la grandeur de l'homme. Cette notion d'un Dieu aliénant l'homme le privant de son authentique grandeur créatrice pouvait être fautive, mais l'attitude de Nietzsche envers Dieu n'était que le revers de sa vision de la grandeur de l'homme, et c'est sa passion pour cette grandeur qui fut la force propulsive vers la mise-à-mort de Dieu, et cela, non sans tourment ni nostalgie (GS 125). Il en est de même pour son irrationalisme. Son rejet du caractère analytique de la raison, rejet motivé par l'activité morcellante de celle-ci, n'est pas un rejet haineux de la raison (8) car celle-ci a été l'instrument constant de l'usage typiquement "dialectique" qu'il fit des oppositions découvertes au sein du réel en même temps que l'utilisation féconde du oui et du non dans le développement généalogique des dimensions de sa pensée ainsi que dans la recherche de sa vision englobante. Celle-ci n'avait aucun paramètre dans la pensée occidentale, si ce n'est dans l'ordre de la connaissance mystique d'un maître Eckart et d'autres mystiques allemands. Le mystère de la vie, de sa continuité synergétique fut le problème et de sa vie et celui de sa pensée, et c'est à partir de sa propre expérience que ce problème s'était posé, comme l'indique déjà un texte de son adolescence:

"Mon coeur veux-tu craquer? Oh mon Dieu,
pourquoi m'as-tu donné un tel coeur...
que je vive à l'unisson de la nature"

(HKW I 129) (9)

Quelques années plus tard il aurait pu exprimer la même plainte en remplaçant le mot nature par l'expression "essentiel devenir" à l'unisson duquel il a écrit La Nais- sance de la tragédie(10); puis le biologique prenant pro- gressivement la place du physique, il aurait pu, dans la période de Humain trop humain se plaindre à son Dieu incon- nu":Pourquoi m'as-tu donné un tel coeur que je vive à l'u- nisson de la Vie. C'est donc en faveur de l'intelligence et de sa capacité englobante de vision, non par haine de la raison, que Nietzsche lutte contre cette instance analy- tique qui morcelle le flux de la vie, et cette vision synop- tique, il espérait la trouver dans le Philosophe-artiste.

Un autre trait de la vie et de la pensée de Nietzsche est mis en lumière par notre recherche généalo- gique de la synergie des dimensions qui structurent l'ho- rizon nietzschéen: c'est son radicalisme qui n'est que la visibilité de son désir passionné de plénitude de vie, de sommets de grandeur et de beauté:

"Donc, nous en restons là:vivre résolu- ment en totalité, en plénitude, en beau- té. Mais ceci demande une décision de force et n'est pas pour tout le monde "

(Lettre à Gersdorff, 18 novembre 1871.

HKB III, 165)

"Vous nourrissez le souvenir des regards ensoleillés d'une vie parfaite...; c'est ma propre enfance qui surgit devant moi comme quelque chose de perdu mais qui, pourtant, autrefois, fut là...(Dagewesen)"

(Esquisse d'une lettre à Hedwig Raabe, juin 1866; HKB II, 56-57)

Ce qui me tourmente chez Nietzsche c'est l'écart entre la vie et la vie parfaite:

"Je suis bien insatisfait de la nature; elle aurait bien dû me douer d'un peu plus d'intelligence avec(nebst) un coeur plus plein- je manque toujours ce qu'il y a de

meilleur. Savoir ceci, c'est le plus grand tourment de l'homme." (Lettre à Gersdorf, avril 1874. HKB IV, 63).

Sa passion de plénitude lui fait mépriser le superficiel et le pousse vers les profondeurs, les hautes-cîmes:

" Messieurs mes confrères in Wagnero n'ont aucun coup d'oeil pour les profondeurs mais uniquement pour la surface" (Lettre à Rhode, 22-28 février 1869; HKB II, 1869) (II).

C'est dès l'enfance et l'adolescence que les cloches lui sonnent que le monde est profond, et que les sources ne se trouvent que sur les cîmes (HKW II, 21-22) (I2), mais les cloches sonnent aussi pour le Nietzsche de Zarathoustra (Z III Le deuxième chant de dance 3) que "le monde est profond". Oui, le monde a une profondeur abyssale.

Nous devons, enfin, à la recherche généalogique de la synergie des dimensions, une certitude qui nous met à l'abri de la tentation qui fut celle d'un grand nombre d'auteurs; tenter d'unifier la pensée de Nietzsche à celle d'un concept, tel celui de Labyrinthe, de Dionysos, de la mort de Dieu, de l'Eternel retour du même, etc. Ces tentatives ne peuvent qu'aboutir à une défiguration de toute la pensée philosophique de Nietzsche. Aucun concept, aucune catégorie, aucun thème préféré ne peut jeter un rayon unifiant sur la pensée de notre philosophe. Lui seul est le centre d'unité. En janvier 1864, Nietzsche introduit, dans son lexique, l'expression "le Soi-en-devenir, Das werdende Selbst" (HKW II, 336). S'il existe une clef dont il faut se servir dans le but de décadencer, de déverrouiller sa pensée, ou pour mieux dire, s'il existe une grille qui permette, avec le maximum d'efficacité et de rapidité de décoder cette philosophie du "masque" (I3) c'est celle du Soi-en-devenir; mais il faut alors ne jamais oublier que le Soi-en-devenir dont il s'agit n'est pas un concept mais Nietzsche en personne dans

"cette voix intérieure qui me pousse; je ne veux rien d'autre" (Lettre à M. von Maysenbug, 11 mai 1876; HKB IV, 273)

ou encore dans ce qui, chez lui est un immuable:

"Tout problème cardinal se heurte en nous à un immuable: Je suis ainsi fait" (PBM 231).

Nous nous sommes demandés: de quoi est fait le Soi-en-devenir de Nietzsche ? et nous avons vu clairement que seule une méthode généalogique nous permettait de le saisir avec le minimum de déformation ou de falsification, car il serait présomptueux, en présence d'une vie tellement complexe et d'une pensée moulée sur cette complexité, il serait présomptueux de prétendre avoir pénétré la totalité du Soi-en-devenir de notre penseur. Notre méthode généalogique nous a cependant permis de découvrir un certain fil d'Ariane qui permet d'arpenter les labyrinthes et les sous-sols de sa pensée si souvent énigmatique; ce fil d'Ariane c'est la passion de la création. C'est en créateur que, dès son enfance, il entrevoit la grandeur de l'homme et la sienne; c'est en créateur qu'il confronte ses multiples dadas et les matériaux qui sont nécessaires à leur réalisation; c'est en créateur qu'il envisage son Soi-en-devenir et l'insatiable curiosité qui le dévore dans le tableau qu'il nous donne de la culture universelle qu'il se propose d'acquérir (cf. la note I ci-dessus). C'est en créateur qu'il se met à la recherche d'une vision englobante ou synoptique de la totalité du réel, qu'il se met à pétrir rythmiquement, et de son Soi-en-devenir, vision philosophique qui fera le sujet du deuxième tome de notre ouvrage, et dont la clef nous est fournie dans le livre où "il nous raconte son existence". (EH, Préf.4):

"Ce fut ma sagesse d'avoir été beaucoup de choses, dans des endroits différents, pour pouvoir devenir Un, pour pouvoir aboutir à un seul" (EH III, Ci 3).

CHARLES MURIN
 professeur au Département
 de philosophie.
 (tous droits réservés
 à l'auteur).

NOTES (CONCLUSION)

- (I) HKW I, 152-153. On trouvera ce texte, moins la liste, dans lère partie, conclusion. Voici la liste complète de ses tendances ou intérêts:
- 1) Jouissance de la Nature: a) géologie, b) botanique, c) astronomie.
 - 2) Jouissance de l'Art: a) musique, b) poésie, c) peinture, d) théâtre.
 - 3) Exercices pratiques dans l'agir et le faire:*a) les affaires de guerre, b) l'architecture, c) les affaires de la mer
 - 4) Les sciences préférées: a) un bon style latin, b) mythologie, c) littérature, d) langue allemande.
 - 5) La poussée intérieure pour une culture universelle. Elle comprend tout ce qui précède et y ajoute beaucoup de choses neuves:
 - 1) les langues: hébreux, grec, latin, allemand, anglais, français, etc...
 - 2) les arts: mathématique, musique, poésie, peinture, arts plastiques, chimie, architecture, etc...
 - 3) les imitations: science de la guerre, science de la mer, connaissance des différents métiers, etc.
 - 4) le savoir: géographie, histoire, littérature, géologie, histoire de la nature, antiquité, etc.

Et au-dessus de tout la Religion, toile de fond de tout savoir ! "Grand est le domaine du savoir, infinie est la recherche de la vérité" (HKW I, 153-154)

* (Nachahmung des Handelns und Treibens.- Nous n'avions pas les moyens nécessaires pour établir si le terme Nachahmung-imitation est un écho direct ou indirect du terme tant discuté par les commentateurs d'Aristote: Mimesis (Poétique 1448 b). Pour une référence directe la date où ce texte fut écrit nous paraît trop précoce.)

- (2) Jaspers a bien raison d'affirmer que "Il n'y a à peu près rien sur quoi Nietzsche n'ait écrit" (Jaspers, Ni p. 123). Avec l'âge, la liste n'a fait que s'élargir et les etc qui ponctuent chacune des divisions des matières sur lesquelles la curiosité de Nietzsche se porte ne peut qu'introduire, dans notre esprit, la question: ces six dimensions sont-elles exhaustives ?
- (3) Pour la clarification de la différence entre questionnement et réponse philosophiques, cf. 1ère partie, chap. II, pp. 22-29.
- (4) Une lettre du 12 juillet 1875 à Krug, projette une lumière extraordinaire sur cette exigence de corrélation entre la synergie des dimensions et la vision englobante ou synthétique:
- ".. lorsque surgit ma passion (musicale) il me fait toujours mal de ne pas avoir à ma disposition un orchestre, je suis un homme de l'orchestration, un "Orchestrist" raté, c'est ce que je suis" (HKB IV, 198; cf. 190, 217).
- Une autre réflexion du 11 août 1875, dans une lettre à C. Fuchs, souligne encore davantage la continuité vécue de la synergie des dimensions dans le psychisme de Nietzsche: " Vous pouvez me croire, selon la structure la plus intime de mon penser, je porte en moi une chose des années durant, sans laisser voir quoi que ce soit; mais quand vient le temps de la saisir, je la prends; j'étais "prêt". Lorsque je la "portais en moi" ("Hegen"), elle n'était pas encore un désir (personnel), le feu.. manquait encore. Elle n'est alors que comme une représentation ressentie au conditionnel-"il serait pour toi béatifiant si-"vous croiriez à peine quelles grandes et magnifiques représentations de cette sorte je porte en moi; et tout à coup je serai prêt pour elles" (HKB IV, 225).
- Cette remarque à Fuchs sur la longévité de ses représentations les plus intimes et les plus importantes dans une sorte de latence avant de naître pour les autres, avant de se formuler à ses lecteurs, cette remarque nous souligne une fois de plus la nécessité de la méthode généalogique et la saisie synergique des dimensions comme indispensable condition d'intelligibilité de sa pensée.

- (5) Cf. supra IVème partie, Vème chapitre, pp.
 (6) Cf. supra IVème partie, Vème chapitre, pp.
 (7) E. Fink, Nietzsche p. 18-19, Paris, Minuit, 1965.
- (8) "On s'aperçoit surtout combien est minime la puissance de la pensée" (Lettre à Pinder, 5 juillet 1866: HKB II, 61).
- (9) Cf. supra, Partie IV, pp.
- (10) Pour les incursions de Nietzsche dans le domaine de la mystique, voir les textes rassemblés par A. Quinot, Frederic Nietzsche Pages mystiques, Paris, Laffont, 1945; et par M. Kasmpfert, Sakularisation und Heiligkeit, p. 427-429 E. Schmidt, Berlin, 1971.
- (11) Cf. aussi CrI. Ce que les Allemands...3
- (12) Cf. supra Partie p.
- (13) Cf. supra Partie I, pp. 33-39.

CHARLES MURIN
 Département de Philo.
 Université de Montréal

Philosophie de l'affirmation

"Le "monde-vérité", nous l'avons aboli: quel monde nous est resté? Le monde des apparences peut-être?... Mais non! avec le monde-vérité nous avons aussi aboli le monde des apparences!

Midi; moment de l'ombre la plus courte; fin de l'erreur la plus longue; point culminant de l'humanité; INCIPIIT ZARATHOUSTRA."

(Le Crépuscule des Idoles, dans "Comment le "monde-vérité" devint une fable", pp.36-37, no. 6.)

Avec Nietzsche commence la fin des mondes idéaux, qui ont été, jusqu'à lui, le lieu philosophique par excellence. La philosophie, depuis Platon, a toujours eu tendance à postuler un dualisme des mondes, et à se donner pour tâche, à partir de ce présupposé, l'explication des rapports existant entre ces deux mondes, entre l'"idéauté" et la "réalité". Et le monde phénoménal a toujours dû céder le pas, en valeur et en importance, à l'univers métaphysique créé par la pensée philosophique, et dans lequel résident toutes les idéalités parfaites, les Causes premières, Dieu, la Vérité, la Loi morale, les valeurs en soi.

Avec Nietzsche, tout ce monde idéal s'écroule. La pensée nietzschéenne est, par excellence, le Crépuscule des Idoles. Chacune des grandes Idoles de la philosophie idéaliste s'y trouve démasquée et abolie. Nietzsche s'attaque à Dieu, à la morale, aux valeurs et aux vérités centenaires de la civilisation occidentale, qu'il dénonce comme les inventions d'esprits décadents, opposés au devenir naturel et nécessaire de la vie. Le "monde-vérité" est une dangereuse illusion, qui tente de régner sur les forces vitales naturelles, pour les étouffer: c'est pourquoi il doit être aboli. Le

nihilisme de Nietzsche est radical: il ne s'agit pas pour lui de réarticuler les oppositions traditionnelles, mais bien plutôt de réunifier le monde, en lui refusant tout au-delà. Il n'y a plus, dès lors, que le monde phénoménal du devenir sensible, lequel doit être affirmé, dans tout ce qu'il est, dans tout ce qu'il implique.

La pensée philosophique traditionnelle, la morale et la religion sont, pour Nietzsche, autant de facettes d'un même nihilisme, celui qui refuse la vie, qui tente de se soustraire à ses impératifs. Le nihilisme nietzschéen, lui, est d'un tout autre ordre, car il se met entièrement au service de la vie. Ce type de nihilisme constitue donc le corollaire nécessaire de cette affirmation globale et inconditionnelle de la vie, qui caractérise fondamentalement toute l'entreprise nietzschéenne.

La vie, pour Nietzsche, c'est l'ensemble des tendances naturelles de l'homme; ce sont les forces et les pulsions de l'univers, qui habitent l'être humain, et qui veulent sans cesse renverser les murailles que celui-ci a construites autour de lui, sous le nom de "sujet", pour lui permettre de se fondre dans le devenir de l'étant; c'est aussi, et en même temps, l'ensemble en devenir des phénomènes sensibles, irréductibles, nécessaires, qui imposent leur loi aux êtres vivants. La vie est Volonté de Puissance, tout en étant Dionysos. Et c'est cette vie que Nietzsche affirme, comme étant, et comme devant être. En disant "oui" globalement et inconditionnellement à la vie, Nietzsche se trouve, par le fait même, à affirmer celle-ci dans toutes ses conséquences, dans tout ce qu'elle implique de magnifique, de grandiose, mais aussi de terrible et de monstrueux, pour l'être humain. C'est donc à partir de cette affirmation intégrale que devient possible la conscience tragique, qui est la conscience de celui qui affirme la vie, dans tout ce que celle-ci a de magnifique et de terrible, et qui dira, devant un malheur effroyable: oui, je le veux ainsi! L'homme tragique n'échappe pas à son destin: il le veut et il l'aime.

Nietzsche a choisi, contre le nihilisme millénaire,

d'affirmer la vie, de dire "oui" à Dionysos.

"M'a-t-on compris? Dionysos en face du Crucifié..."
(Ecce Homo, p.167)

André Mineau
Département de Philosophie
Université de Montréal

SUR LE GRAND MIDI

I

ESSAI SUR LE GRAND MIDI

Préface.

"Si tu veux, écrit Nietzsche, que s'émousse l'acuité du regard et des sens, traque le soleil dans l'ombre." (1)

"Nietzsche ne croit pas à l'ombre!...! Elle lui pue au nez. Elle l'exaspère, l'irrite." Croire en ceci que depuis Nietzsche "Il ne nous paraît plus possible de nous mettre à découvert dans la transparence de la pure lumière, de sortir de l'obscur caveau où ne s'agitent que reflets et mirages, pour voir enfin le soleil face à face et saisir la vérité à pleines mains", est-ce vraiment là une interprétation fondée? Sait-elle, cette interprétation, que le soleil a été interprété (et réinterprété) par Nietzsche. Peut-être le sait-elle trop...? Voilà une chose qui se rendra peut-être explicite ici, et là, par ici.

Mais quelle est-elle cette ombre, par Nietzsche restituée et vomie? Point de doute, c'est la lumière des nihilistes. Nietzsche les maudit, à "tout jamais". A la simple appréhension, il a "tout" vu qu'il n'y avait en elle rien à voir:

"On ne dit pas "néant" ! dit-il, on le remplace par "au-delà" ! ou "Dieu" ! ou "la vraie vie" ; ou nirvâna, rédemption, béatitude,..." (2)

Dieu est (fut) la lumière. Et cette sorte de lumière, qui avait été placée par les "décadents" sur un piédestal, Nietzsche la sait un appauvrissement, une "crapaudisation", un

(1) Nietzsche, Le Gai Savoir, p. 25.

(2) " , L'Antéchrist, p. 14.

blasphème pour la vie. C'est elle qui est "reflets et mirages"... Elle est ombres, squelettes, réductions au maximum. Elle est si peu pour Nietzsche qu'elle n'est.

"On a déjà mis la vérité tête en bas, dit-il, quand l'avocat conscient du néant et de la négation passe pour un représentant de la vérité".(1)

Traquer le soleil dans l'ombre. "Est-ce bien là traquer la lumière vers le trou de l'ombre? L'ombre n'est-elle pas plutôt la métaphore de ce "nihilisme" à tripes-chrétiennes-dogmatiques".(2) Traquer le Soleil, n'est-ce pas autre chose que de traquer ces lumières tamisées, ces "nuits claires" du Néant. Traquer, n'est-ce pas plutôt trapper le soleil en at-traquant ces ombres de reflets de soleil. Le Soleil n'est-il pas l'Anti-thèse de ces lumières pourries, se décomposant dans une Puance monstre? Nietzsche ne nous montre-t-il pas ces monstres? Nietzsche ne démonte-t-il pas ces démonts de monts? Enfin, la Puissance du Soi et du Soleil est-elle comparable à la lumière nihiliste?

C'est dans l'ombre de l'interprétation suivante, à savoir que Nietzsche recherche le trou béant, que nous traquerons le Soleil qu'est Nietzsche.

Face.

Qu'il nous soit permis auparavant cependant, de placer en crochet pour s'en servir de ricochet, les quelques idées suivantes. Nous croyons en la nécessité d'une telle "démarche", celle d'apuvavant exposer notre grille, aussi confuse qu'elle le soit, pour la bonne "marche" de l'interprétation qui va se tenter.

Voilà donc. Le point d'arrivée (qu'il soit fictif ou réel, voilà qui est un problème d'un autre ordre) vers lequel "s'Incline" (soit par l'appetitare ou le Néantir, voilà qui est aussi un problème d'un autre ordre) toute philosophie,

(1) Ant., p. 10

(2) id., p. 19

est ce qu'on appelle Réel. Or une analyse de ce point d'arrivée risquerait fort de nous faire "sombrier" dans le fouillis des philosophies. En effet, il est bien question ici de Fouillis. Le Noyau Syntaphysique étant notre première Liberté, notre premier plasma, notre mer, explose en la millitude de ses Retours. Cette millitude est mêlétude. Nous pensons, à présent, que si cet infini doit nous être maintenant rendu sensible, ce n'est pas par le biais extensif de l'amalgame des philosophies antérieures, mais bien par la philosophie qui saura le monter.

Nous affirmons ceci: notre Mère est notre Mère. C'est parce que nous avons résidé en son sein que nous connaissons la chaire humaine et le chair humaine. Nous ne supposons pas que cet état de plasma soit notre premier état, notre premier moment, nous l'affirmons.

La philosophie toute entière est le premier moment de notre philosophie. Et comme elle est continuel retour à la mère dans sa "deuxième étape" (qui seule se dévoile incessamment à nos yeux), et cela plus particulièrement chez Hegel et Heidegger, nous allons nous attacher ici au "Devenir caché" qui se constitue comme possibilité de ce retour.

Pour cela, nous ne tiendrons pas non plus compte du point de départ "réel" de toute philosophie, qui n'est autre que le Noyau Syntaphysique, mais bien du point de départ de la "deuxième étape", du deuxième versant de la Création, même que le point d'arrivée du Devenir caché, à savoir la "Notion".

La dialectique platonicienne trouvera donc ici sa place. Par son aide nous effectuerons une métaphore du devenir caché dans l'histoire des "Notions".

C'est parti. Avant la philosophie, c'est le Gris. Puis, un "homme", un érecté, est d'une mère et d'une mer né. Il s'appela Platon. Son nom, ce nom fut sa première différence. Il avait scissé sa mère en deux. Avant cela, il ne s'appelait pas encore Platon. Il était encore Libre, ... trop libre! Aveuglément Libre. Il coupa le corps-don en se faisant don d'un corps. Par là, il plaça l'homme... il plaça la nature. Il se dota, par rédemption, d'une théorie cosmologique. Puis Platon enfanta. Sa douleur fut pire et plus atroce que n'en connût au-

cune femme. Ce fils reçut le nom de saint Thomas d'Aquin. Et il fut justement Thomas. Pour cela il mangea la pomme de Platon. Il renia notre deuxième paradis terrestre. Mais d'Aquin pour cela fut châtié: il donna naissance, comme par une hérédité maudite et déformée, à ce Caquin de Kant. Alors que le père de ce dernier avait volé l'âme au corps de l'homme, celui-ci et son frère jumeau rejetèrent encore une fois leur propre santé, une santé déjà malade. Ils s'assirent dans le reflet "ha-boudique et hiboudique" de la Raison. Mais le mouvement, ce premier mouvement, celui du déroulement syntaphysique, n'était pas achevé: Hegel tua, par le poignard du présupposé de la conscience, tous ses PMères. Se sentant coupable de son crime, un crime depuis longtemps prémédité et médité, il essaya toute sa vie de réanimer les corps qui "gisaient devant", dont le sang affirmait toujours de plus en plus, par le fil de la coagulation, "nous sommes morts", "tu vois bien que nous sommes morts", "laisse-nous au moins tranquilles, idiot", "crétin". "Les morts ne s'engraissent plus", "Imbécile, va donc au Diable avec tes engrais de concepts", "On n'engraille pas les morts", "Tu nous fais mal, va-t-en". Trop tard, Hegel était parti du Néant. Son "avorton": Heidegger! celui qui n'a pas trouvé son Il. Celui qui se prétend au-delà de tous ces assassinats. Mais c'est ce qu'il dit, comme le menteur ment en disant "Je ne mens pas"! Il le regarde, le contemple, le fixe, le montre du doigt, ce crime dégrimé, cet assassinat de Hegel: Le Néant.

Toute philosophie comporte en son sein la fente cachée du sein de sa mère. Cette fente est progressive. Elle est le changement phénoménologique de l'histoire des Notions, jusqu'ici cachée, et possibilité du devenir existentiel.

S'il en est ainsi ce philistin et syphilistin de Heidegger n'est pas la négation de la métaphysique, mais bien au contraire sa réitération et sa réalisation extrême, c'est-à-dire la réalisation de l'être-soi, l'étape ultime de la première étape du devenir phénoménologique. Nous critiquerons son interprétation de Nietzsche plus tard, mais ceci ne saura se passer d'être fendu! c'est ce qui revient aux interprétations de la sorte.

Avant la philosophie, que cela veut dire? Nous avons

ici tenté de montrer comment, pour parler de retour, il faut parler de départ. Mais si ce mouvement caché ne s'était pas produit que dans l'histoire de la pensée ? S'il se produisait dans chacune de nos pensées. Nous avons vu que tout ce qui jusqu'à présent avait été considéré comme premier moment (à savoir comme a priori), ne l'était qu'en regard de la deuxième étape d'un devenir phénoménologique. Mais montrer cette multitude d'a priori n'est pas une manière d'évoquer la richesse du premier moment synthaphysique ?

Dans le texte que nous avons écrit un jour, à savoir, "ce qui est ni scientifique, ni artistique"(I), nous avions tenté de "convoquer", de pointer l'index sur le premier moment "réel", à savoir le premier moment de la première étape de la connaissance créatrice, le moment qui propose plus qu'il ne compose et dispose, (mais cela en nous disposant), toute dialectique: le moment du Gris Synthaphysique.

La "Représentation" y avait été dénudée de "tout" sens épistémologique. Ce noyau plasmatique et fluctuant, indéterminé et chaos total, avait été placé sous nos yeux d'une façon systématique. Il ne semble pas que cela ait suffi: les Sourds restent muets. Ils parlent comme ils balayaient de la main ...!

Ceci est d'une façon compréhensible. Ceux qui aiment les systèmes sont bien plus souvent imbus d'une radicalité d'esprit que d'une rectitude d'esprit. Les autres n'y voient pas d'intérêt. De plus, d'un simple point de vue moral, aucune grille d'emprise sur ce noyau; il nous coule entre les doigts. On n'est pas habitué à ce genre d'expérience. On aime mieux fendre les femmes que de les aimer. On aime les hommes ! On aime la ferme ! (ce qui nous ferme). La philosophie est encore le texte bandé sous la jupe de l'amoureux de Platon !

Mais, peut-être pourrions-nous répéter l'antithèse de ce premier moment. Point de doute le Néant lui-même est sa négation... "et non la négation de l'éstant". Mais ce dernier n'est pas seul sur la liste volumineuse et ample des suspects. D'autres identités vont être élevées au banc des accusés; accusés de parjure ! Qui sont ces complices, ces avatars du Néant ?

(I) Phi Zéro, vol 3, no. I Nov. 74. p. 7 à 19

Qu'ont-ils en commun ? Une seule chose leur est universelle: la prétention à l'universalité, l'Universalité mince et squelettique elle-même; l'être et l'étant eux-mêmes comme universels !

Il va de soi et il est clair que l'Universalité est ce qui s'approche le plus du néant et ce qui s'éloigne le plus de la Richesse plasmatique du Sol. Conséquemment on ne peut avoir recours à l'usage de la raison pour cerner effectivement le Sol syntagmatique. Nous nous sommes rendus sensibles, par la suite du texte "ce qui est ni artistique, ni scientifique", à une approche affective et effective de ce noyau infini. Cette connaissance effinie se manifeste dans l'expérience de l'Ennui fondamental ou "Spleen fondamental".

Quelques mots encore à propos de cette expérience fondamentale, que nous vivons souvent sous des formes moins pures, par exemple dans l'expérience de l'ennui-embarras.

En l'expérience de l'Ennui fondamental, nous résumons, en la laissant à son état pur, la Pluralité de l'existant. Nous nous perdons dans la Pluralité des déterminations. "Nous nous perdons" signifie que nous perdons notre nous en l'enrichissant de l'infini. En l'expérience du Spleen fondamental, en même temps qu'aucune détermination ne soit oubliée, aucune détermination n'empiète sur une autre, ne brime une autre. C'est pour cela que l'"Aveuglance" de la liberté nous est offerte. Nous y sommes littéralement aveuglés. Nous ne regardons plus ni la lumière de tel ou tel objet, ni non plus la lumière de quelque ou quelque objet, ni non plus la lumière d'un objet supposément générateur de quelque, ou quelques, ou de tout les objets. Nous regardons, en regardant la Pluralité des lumières, la Lumière elle-même, le Soleil lui-même comme condition du vu et du voir. L'expérience de l'Ennui fondamental est celle à la fois de l'Aigle et du plasma incommensurable. Mais, une telle perspective paradisiaque et infernalement pleine ne s'aurait nous être allouée qu'à quelques moments épars de notre vie, bien qu'étant l'expérience de la Pluralité de la vie elle-même. Cette expérience, répétons-le, est prouvante par son éprouvance et éprouvante par sa réprouvance. En effet, nous sommes, par l'expérience de l'angoisse renvoyés, répulsés par la force du Néant à l'étant, il se produit antérieurement et totalement autre chose dans l'expérience du Spleen fondamental. Nos esprits finis, par leur ouverture, mais plutôt

Inclination, à des connaissances effinies, vivent la richesse elle-même.

C'en est trop!

Nous sommes répulsés. Persister, c'est devenir aveugle. La Plurialité, par la force que nous avons déjà nommée Etantir, nous pousse à abaisser nos regards, à retourner dans nos cavernes. L'aigle descend. C'est de cette force qui se manifeste dans l'expérience de l'Ennui, que prend sa source l'ampleur du devenir phénoménologique. Ce dernier est l'objectivation de notre première Liberté, vers la liberté seconde, à savoir non pas celle d'un néant séché et péché originel, mais bien d'un Néant liberté, d'un Néant créateur. Mais nous reviendrons plus tard sur cette idée. Laissons-la comme trou du texte!

L'expérience de l'ennui est l'expérience de la Richesse, de la Puissance du Sol et du Soleil. Par là elle n'est pas l'expérience de la Présence, ni non plus de la présence du passé, ni non plus du futur. Elle n'est pas non plus l'expérience du Concept de Temps mais bien du Temps, encore non disséqué de la Plurialité. Comment exprimer ceci outre qu'en faisant une allusion grammaticale. L'Ennui est l'expérience de l' "Es-temps"...

Pour cela, elle déborde, trop riche, aphrodisiaquement dangereuse. Elle nous répulse dans les appauvrissements du présent, passé, futur etc.! (Mais cet appauvrissement doit être conçu de façon positive, comme notre faculté de Souvenir et d'Intention.)

L'expérience de l'Ennui est l'expérience de la Piénitude. S'il faut en croire ce qualificatif, nous accusons et accuserons toujours notre propre langage de ne point en découvrir toutes les portées et les visées. Mais, peut-être est-ce là un bienfait, à savoir celui qui justement nous permettra de reprendre, et cela nous l'espérons de façon satisfaisante, notre interprétation de Nietzsche.

Pour reprendre le cours de cette dernière, rappelons à nous une idée plus haut mentionnée. L'expérience du Spleen fondamental, qui ne peut être que para-dis-te, est l'expérience de la

totalité pleine, de la Plurialité de la vie. Cela veut dire que l'expérience de la vie et peut-être plus particulièrement de la vie de l'artiste, est l'expérience allongée et extensive de l'expérience de la Plurialité des expériences qu'est l'Ennui Fondamental.

Ça y est. Nous avons l'impression profonde de pointer l'index en direction de Nietzsche!

Nietzsche, n'est-ce pas "la vécue" poétique prise en son sens large? Nietzsche, n'est-ce pas la vécue de toutes les expériences de la vie? La pratique Nietzsche n'est-elle pas une pratique encore plus artistique que bien des artistes eux-mêmes? Ne vise-t-elle pas éminemment plus la diversité chaotique que l'Université assoupie?

Point de doute, cette pratique n'est pas une "conscience" à proprement parler, une conscience pure et vide. C'est une conscience de la vie. Il n'y a que celle-ci qui puisse être reconnue comme légitime:

"c'est-à-dire prouvée par une somme considérable d'expériences passées au crible".(1)

Anticipons sur la dernière partie de cet exposé pour ne pas laisser impunément flotter dans les airs certaines idées qui s'avèrent de premier plan. La citation précédente en évoque justement deux: celle de "Somme" et celle de "passées au crible". Qu'il nous soit permis de voir en la notion de somme le rattachement actuel de toutes les expériences passées, et par là d'au moins imaginer le Surhomme, (quoiqu'il ne soit pas que cela), de songer à Sils Maria.

Pour ce qui est de la seconde idée, n'est-elle pas à tout moment nécessaire pour justement parvenir à la première? Ne cache-t-elle pas et ne voile-t-elle pas celle de rectitude d'esprit. Nous nous expliquons. La vécue inconditionnée de toute expérience exige une "influçabilité". Et cela Nietzsche le sait. Aussi dit-il dans Ecce Homo (Voilà l'homme!) que sa maison est grande ouverte, mais que seuls ceux qu'il veut bien qu'ils entrent entrent. Cette rectitude se veut à la fois l'antithèse d'une vulnérabilité et d'une radicalité d'esprit. Elle permet la suite "stylisée" d'expériences. Il dit notamment que l'art de

(1) L'Antéchrist, p. 97.

Wagner est un "orgasme discipliné"! Par la rectitude, qualité inflexible et inexorable de l'"Humain trop Humain", l'esprit se ferme et s'ouvre à la fois. Chaque expérience s'affirme dans l'oubli et la défixation des expériences passées. C'est un devenir indirigé, méandreux et voyageur. Les nouveaux philosophes seront pour Nietzsche le vécu de ces nouvelles expériences, sur un plan élargi. Par leur entraînement et leur enchaînement incessant, ils seront les malaises, les mauvaises consciences, les avocats du diable de leur temps. Ceux qui bafoueraient les fixations seront des philosophes de l'avenir. Nietzsche se déclare, lui et sa descendance, comme un philosophe affranchi.

"C'est nous, dit-il, nous autres, esprits affranchis, qui sommes dans les conditions requises pour comprendre nous sommes pourvus de cette rectitude, notre instinct et notre passion, désormais qui fait la guerre au mensonge sacré"(1)

Mais comment une telle perspective vitale saurait-elle passer autre une manifestation langagière? Comment pourrait-elle échapper aux incohérences, aux bizarreries du vocabulaire et du sens du vocabulaire? Comment pourrait-elle être autre chose qu'"une répudiation" des vieilles valeurs universelles et sèches par l'affirmation "poétique" et voyageuse des nouvelles incohérences, des indécidabilités poétiques?

"Dès lors, il faut nous confier à cette force plastique et peétisante, qui nous contraint à conquérir sans cesse de nouveaux mondes, apprenant à tendre nos mains créatrices vers une nouvelle nourriture, un nouveau soleil, un nouvel avenir."(2)

Cette nourriture, dont nous avons une connaissance

(1), *Ant.* p. 56

(2), *Les puits d'éternité* : 1.P.D. p.20

infinie dans l'expérience du Spleen fondamental, est infinie, à la mesure de son créateur, de son aigle. Demandez et vous recevrez. Cette nourriture est à la mesure et est la mesure de son demandeur. Elle est peut-être le dehors. Par lui, nous sommes inépuisamment en lutte contre le repos. Ce mouvement est "continuel dérangement" et "der-angement". Ce combat n'est point donné au paresseux du malléable ni au paresseux du dogmatique.

Le rapport de nos esprits libres avec l'incohérence du dehors en est de corrélation, et d'une certaine façon, c'est lui "qui ne vous laisse plus de repos".(1)

A chaque moment, la réalité est assaisonnée d'un nouveau piment, d'un nouvel effet, que l'on aurait tort d'assimiler, (soit en s'y laissant conter ou en le coulant dans de vieux concepts), d'objectiver par le passé. La grille, quelle qu'elle soit, est malade: son virus ne réagit plus à aucune piqûre. Son sang est virus. Elle a la bedaine aigrie et le cœur pourri de peur de mourir. Seuls les agonisants ont peur de mourir, et cela parce qu'ils sont passés à côté de la vie. Aucune liqueur ne peut plus enrichir ni ses tripes ni sa tripe.

"Ce qui est recherché, nous dit Lévesque, c'est l'oeuvre, non le lit de repos. Cette connaissance, vécue comme expérimentation, frayant elle-même son chemin à travers tous les échecs et toutes les victoires..."(2)

L'expérience littéraire de ces expériences est aphoristique, irréductible presque, en tous les cas systématiquement. L'importance est accordée aux détails en tant que détails, comme lumières. Tout est vivant, vivace, indépendamment

(1)L.P.D. p.20

(2)L.P.D. p.22

de sa place dans la structure, "parce que la structure n'est elle-même que détail, détail parmi les autres et comme les autres, enfouie dans (et en la faisant) la diversité." Le style joue et jouit de la variation. Il ne saurait s'asseoir sur le pôle néantique, sur l'ombre. (Nietzsche ne croit pas à l'ombre!...! Elle lui pue au nez. Elle l'exaspère, l'irrite.) Si haut que l'on soit assis dit un proverbe québécois on est toujours assis sur son cul. Nietzsche n'a pas besoin de perchours néantiques. Il s'en joue en jouant sur la variation des expérimentations et des expérimentations de style. Ceci, en rapport avec les styles philosophiques antérieurs, est violence. C'est la variation qui "renouvelle l'ordre de tous les atomes de la phrase, qui ordonne de choisir les mots et colore nouvellement les pensées et les rend plus sombres, plus étrangères, plus lointaines"(1) Par son perpétuel mouvement de renouvellement, le style se rit de toute identité et de toute contradiction, nous les montrant dans toute leur néantitude. Ce mouvement ritournel réalise extensivement l'expérience du *Spleen* fondamental. En cela, il est style artistique:

"On est artiste, écrit Nietzsche, à la condition que l'on se sente comme contenu, comme la chose "même", ce que les non-artistes appellent forme"(2)

Innombrables sont les exemples, ou, si l'on aime mieux, les masques dont Nietzsche se sert pour nous dire différemment et autrement à chaque fois la même chose que toute chose n'est jamais la même. Nietzsche est dionysien: sa profondeur est celle de la superficialité, celle du masque; elle est dans l'entre-deux du mou et du ferme. Elle sait "revêtir toutes les enveloppes et

(1) G.S. p.10

(2) VPI p.338

toutes les émotions, (elle) sait encore plus délaisser un masque pour un autre, comme le mime ou le danseur, qui varie sans cesse ses tracés et ses figures.(1)

La variation généralisée des masques rend son travail ardu. Le libraire pourrait ici facilement nous devancer en rendant le texte lui-même dans son intégralité et dans son originalité.

Aussi, devons-nous nous contenter de quelques-unes de ses tentations et de ses tentatives. Retenons pourtant ceci, car cela va clore le premier masque de cet exposé: Nietzsche est "L'extensivité pure de l'expérience de l'Ennui fondamental."

Mais, s'effacer d'un masque, n'est pas là s'en couvrir un autre. Nous ne changerons pourtant ici que de formes: il sera encore peint en Gris. En effet, pour mener à bien notre compréhension de Nietzsche, nous aurons à revenir encore une fois à l'expérience de l'Ennui fondamental.

Nietzsche ne pose pas la question du pourquoi de la réduction métaphysique, comme si, dès le départ, certains philosophes, chrétiens, etc. étaient nés crapauds, comme si ces derniers avaient vu le jour dans un état d'"exotérie". Nietzsche ne pose pas le pourquoi du crapaud, du néant. Peut-être le problème est-il trop prêt et près de lui? Il y répond de façon émotive. Au dédain instinctif, il est déjà présent, qui l'empêche d'effectuer tout travail de systématisation. Ces ébauches et ses projets en ce sens restent inachevés, incomplets. Il les laisse tomber. Il dit la première transvaluation des valeurs, d'une façon morale; il la critique, la maudit, ... il ne l'explique pas.

Mais, peut-être aujourd'hui, pour nous qui bénéficions à la fois d'un éloignement réducteur lui-même et d'une présence à la richesse nietzschéenne, y aura-t-il une compréhension possible de la réduction métaphysique?

(1)LPD p.35

Nous avons dit que l'expérience de l'Ennui fondamental en tant que connaissance affective et effinitive, était, par la mise à jour de la Pluralité des déterminations (et cela dans l'indétermination et le Chaos total) réprouvante. Par son Etanter ou son Aveuglance, elle est risquée, elle est danger, ouverture à la cécité du Néant.

Ce moment premier (celui de l'être, celui du "Il y a") est Richesse et Sol. C'est cette force de Richesse et de Sur-richesse, de trop Plénitude, de surabondance, de méta-finitude qui déborde en et par nous, en nous faisant déborder. Dit d'une façon nietzschéenne, c'est cette force qui pousse l'Aigle à descendre. Elle ouvre par l'aveuglance de son infini bien-être à l'évacuation, à la répulsion, à la réduction, à l'accouchement. Nous n'en "nommerons" ici que les trois moments soit celui de négare, d'abaissement et d'évacuation.

Nous croyons fermement que c'est cette force calme qui, s'étendant sur son long, nous pousse à synthétiser, à unifier; nous pensons qu'elle a, au bout ultime de sa poussée sur le Néant, ce qui veut dire qu'elle l'a elle-même engendré. C'est ce que nous montrions métaphoriquement au début du présent exposé, à propos de l'histoire de Notions. Le phénomène (première étape du devenir phénoménologique) se doit d'être vu dans toute sa positivité.

Il est, en en étant l'objectivation, la mise en page de notre première Liberté. Qu'on nous permette de ne point aller plus loin dans l'élaboration de cette thèse, puisque, dans ce que nous venons déjà de proposer, réside un deuxième "détail", un deuxième aspect d'une compréhension du "Philosophe par son sang".

Le combat nietzschéen est combat parce qu'il "réfute" l'"Universalisation"; autrement dit, il se "refuse" à l'"Universalisation". Niant les réductions, il se cramponne de façon extensive au chaos et au plasma de la réalité. Il veut accumuler, sommer le détail des lumières, pour en faire une super-

lumière, le détail des expériences pour en faire le Surhomme, le vrai homme.

En cela, il est "Oblitération" et "séquentification" de tout devenir proprement métaphysique. En cela, il est bien plus au-delà de la métaphysique que ce que Martin Heidegger pourrait ne le faire croire. Nietzsche, c'est lui, celui qui ne ferait pas de mal à une mouche, c'est lui, "l'Oeil de Guerre" réel ! Tout au contraire serions-nous intuitivement tentés de penser, et instinctivement tentés de croire que Heidegger, par sa fixation "néantive" du Néant est le moment ultime de la première étape d'un devenir historique non phénoménal mais bien phénoménologique.

Le combat Nietzschean est combat parce qu'il s'oppose à la force de répulsion de l'Ennui fondamental que nous avons nommé Etantir

Lévesque: "C'est cet étrange à ce qui ne se laisse pas habiter et qui nous exclut sans cesse, le dehors, l'abîme, le chaos." (I)

L'indéterminé est au dehors et Nietzsche n'entend pas s'en laisser exclure. Nietzsche va bien au contraire tenter de le vivre, dans toute sa richesse. Mais pour qu'un masque succède à un masque, il faut qu'il y ait un reniement, quoique minimum, du premier masque. En cela, il y a, bien que réduit par "l'oblitération", devenir phénoménologique. Le devenir Nietzschean est oblitération et séquentification perpétuelle. Nietzsche reste près des choses. Il se sent comme la chose même. Bien que repoussé, il trouve en lui cette force de pallier celle de l'Etantir. Il veut se gaver de la Richesse de l'inconnu. Son appétit n'a point de limite. Il sait tout: il est son propre médecin. Il est sur tous les terrains. Bien pour cela, il restitue le "devenir caché" de toute philosophie, le devenir syntaphysique. Répétons-le, point de doute, s'il est une négation véritable de la philosophie, c'est bien Nietzsche... Et il faut élever ce geste en le disant philosophique.

Mais répétons-le, la philosophie est pour Nietzsche tentation, tentative ! Probablement n'évacue-t-il jamais lui-même complètement le devenir phénoménologique. Ce dernier

(I) L.P.D. p. 20

est négation et possibilité de nouvelles expériences.

Nietzsche l'affirme lui-même:

"Tout savoir naît de la séparation, de la délimitation, de la restriction." (1)

Nietzsche fonde son originalité dans la négation par l'oblitération et l'"oubli" du devenir phénoménologique. Nietzsche est de ceux qui disent Oui. "L'impatience active" de Nietzsche ne se résout jamais à effectuer le cercle global de la connaissance phénoménologique.

Nietzsche veut tout affirmer. La seule carence (mais c'est elle qui crée sa cadence folle) de l'aigle est de ne pouvoir tout affirmer simultanément. C'est une carence positive... Carence qui pousse à déborder déborder déborder, vivre vivre vivre, expérimenter expérimenter expérimenter la légèreté riche du détail, de la superficialité.

Une telle allure est un exercice (et non une objectivation) de la Liberté.

"exercé qu'il serait à se tenir en équilibre sur des possibilités légères." (2)

La clarté, mais bien entendu la clarté des pères (ces reflets de clarté), est pourriture. Enfin Ecce Homo. Enfin, la pensée ésotérique.

"Ainsi donc, la pensée ésotérique, en tant que pensée artistique, est une pensée qui refuse la clarté du concept". (3)

Nietzsche ne veut point le Néant. Il veut l'Etre, à condition que l'on vide et que l'on épure ce terme de son sens épistémologique, surtout de son sens néantique, à savoir qu'il procède du Néant. Nietzsche est l'oblitération du devenir de l'Etre en son être-là, qu'il soit néant ou étant, mais cela au plus grand profit de l'Etre. Le contact du premier au dernier

(1) L.P., p. 113

(2) G.S., p. 233

(3) Le Puits d'éternité, p. 25

est presque direct. Le passage par l'arrondissement, par la néantisation est réduit au maximum.

Si structure interne il y a, elle reste interne et in-terne. Le travail nietzschéen est un travail artistique. Nietzsche nous transmet cette dernière réflexion en ce qui a trait à l'oeuvre d'art:

Tout grand art aime à retenir l'émotion en chemin, et ne pas la laisser tout à fait mourir à son terme"(1)

La négation de l'auteur est la négation de l'être, pour l'Etre par la multitude, la multitude, et la multitude extensive des modes d'être, sauf justement celui de l'être-là, c'est ce qui est l'être-là de Nietzsche. Il bifurque, tourne, coupe, toujours avant l'être-là. Il vit de cette bifurcation. Il nous confie, en ce qui a trait à l'art, qu'un artiste "exerce un plus grand charme par des imperfections que par tout ce qui s'arrondit et s'élabore sous sa main... Son oeuvre n'exprime jamais entièrement ce qu'en somme il voudrait exprimer, ce qu'il aimerait que l'on voit."(2)

Nietzsche, ecce Homo qui ne veut pas quitter le plasma du Sol de l'Ennui, l'expérience directe et non détournée de l'Etre. L'oblitération phénoménologique, il la produit à chaque instant. Il "s'enracine" toujours plus profondément, se fortifie toujours plus inexorablement, s'endurcit toujours de plus en plus sûrement, dans ce voyage qui n'en finit plus.

Le seul crime que Nietzsche produit, c'est de ne jamais vouloir être criminel, assassin. Tout au plus il nie tel masque, pour mieux en appréhender un autre. Ce vagabondage, toujours cependant par la rectitude d'esprit (passé au terrible), ce vagabondage donc, de puits en puits, ne fait que remplir mille seaux; ce vagabond-d'âge est sagesse et son geste. Lorsque Nietzsche tue, il tue les assassins et leurs assassinats. Il tue les morts pour bien faire comprendre qu'ils ne sont que cadavres, que pourritures.

(1), G.S. p.96

(2), G.S. p.96

"Souffle sur ces feuilles, O Zarathoustra; afin que tout ce qui est fané te fasse encore plus vite compagnie"(1) dit-il.

Tue ces cadavres, O Nietzsche, afin que tout ce qui est excréments te fasse encore plus vite compagnie! Oblitération, mais jamais fixation néantique.

Le loup nie, pour mieux appréhender mes enfants! Homo est celui qui a de grandes dents, assez acerbes pour manger les "hiboux". De grandes dents il a, à la mesure de ce qu'il dévore. Il dévore pour tuer, il dévore pour aimer. Jamais il ne vole ses proies. Elles sont bienheureuses de se donner à lui. Nier mais Oblitérer. Nietzsche le dit lui-même:

"J'aime les braves: Mais il ne suffit pas d'être un traîneur de sabre- il faut encore savoir qui l'on pourriend!"(2)

Innombrables et incessantes sont les manifestations expérientielles et poétiques de ce devenir, le plus particulier qui puisse^{se} rencontrer dans le plasma et l'amalgame des philosophies.

Mais, dans ce sans but comme but, déjà à l'horizon lui-même. Nietzsche poursuit l'idée de la citation précédente de la façon suivante:

"Et il y a souvent pourtant plus de bravoure à se contenir et à passer: afin de se réserver pour un ennemi plus digne"(3)

Cet "ennemi plus digne, ce masque plus digne", et tout ce qu'il sous-entend, sous-tend, projette et pro-jette, c'est ce que à quoi nous allons tenter de nous attaquer, dans ce dernier masque de notre ouvrage.

(1), Ainsi parlait Zarathoustra A.P.Z. p.169

(2), X.P.Z. p.198

(3), X.P.Z. p.198

Depuis le début, il a été pointé de l'index. Depuis le début, à travers des buts, la fin, sans avoir été un but, a été présente. Depuis le début, nous avons été l'accomplissement, "l'expérimentation" poétique et vivante de ce grand moment. La grande métamorphose, le grand métachangement nous ébranle soudain. La Volonté est devenue. Elle est devenue non pas simplement volonté de puissance mais Volonté Puissante. A travers l'immensité accomplie des reflets, elle est devenue, elle s'est rassemblée, "Sommée", Epanouie, elle éblouit. Ceci avait été écrit dans l'évangile selon Homos:

"Toi, destinée de mon âme, que j'appelle destin! Toi en Moi! Au dessus de moi! Garde-moi et réserve-moi pour un grand destin. Et ta dernière grandeur, mon Vouloir, réserve-la pour ton ultime." (1)

Le Destin, avec un grand D, est peut-être la "masquée" temporelle d'un grand Midi, avec un grand M. Ce jour était attendu:

"Un Jour, dit-il, je sois prêt et mur dans le Grand Midi, prêt et mur, pareil à de l'airain ardent, à une nuée grosse de foudre, à un pis gonflant de lait:..- un astre prêt et mûr dans son Midi, incandescent, transpercé, aux délices des flèches anéantissants du Soleil:-lui-même soleil et volonté-soleil, inexorable, prêt pour anéantir en triomphant!"(2)

Ce jour, attendu donc, est encore plus majuscule qu'il ne l'avait été prédit, encore plus fracassant, plus ébranlant: débordant. Comme si elle n'avait jamais été entrevue, sa splendeur est comme révélée par magie; l'Ombre, ultimement, se tient dans l'ombre: c'est l'expérience de Sils Maria.

Le Soleil, dont nos coeurs n'avaient auparavant été transpercés que par des fléchettes lumineuses, nous darde de tout son éclat, rassemblant "en" lui toutes les expérimentations dans l'infini temporalité du Destin. Mais comment pourrait-il y avoir un but dernier qui ne soit l'infini ? toujours premier ?

(1) Ant. p. 19

(2) " "

"D'autres oiseaux voleront plus loin, dit-il, là où tout est encore mer, mer, mer ! Et où voulons-nous donc aller ? Voulons-nous donc franchir la mer ? Ou nous entraîne ce désir puissant ? Pourquoi précisément en cette direction, là où jusqu'à présent tous les soleils sont disparus". (1)

Cette mère, cette mer, cette même mère que mer, advient à Sils Maria. Bien au contraire que d'attribuer à l'inconnu des normes du connu, Sils Maria attribue l'Inconnu au connu. C'est la grande aurore, la grande oblitération, le grand masque. Le but (qui ne peut encore une fois en être un) s'élargit, progresse dans l'élargissement. La révélation est celle de l'éternel retour, de la découverte de l'inépuisabilité des puits, à la grandeur de l'aigle, de la pensée ésotérique. C'est l'heure de la mer, du Midi, du Destin. Nous allons "vers la haute mer, vers le point où tous les soleils se sont jusqu'à présent couchés" (2) pour le Soleil. L'"heure bénie de la foudre" advient. L'Heure où Zarathoustra est et se fait impie: "Je fais bouillir, dit le Personnage, dans ma marmite tous les hasards"(3)

Le Soleil, qui est l'Antithèse insoutenable^{de} ses propres reflets néantiques, est là. Tout est là, millitude et méléétude éblouissante, appelante et répulsive.

"Vois, dit le Vois-yageur, il n'est ni haut ni bas ! Je jette alentours, au-dehors, en arrière, ô toi le léger"(4)

Les Pensées du Soleil et de la Sol-itude sont solidaires. Nietzsche est seul à voir. La Pensée du Soleil, de la mer, du midi, c'est elle qui constitue le troisième masque de la présente tentative. Elle est le Point de départ de notre philosophie. C'est la pensée de l'Eternel Retour, point de doute.

Elle "nous destitue de nous-mêmes, dit Lévesque, trouvant dans cette vacance suprêmement effarante et vertigineuse notre liberté souveraine"(5)

(1) HTH I p.305

(2) UP p.227

(3) APZ p.II2

(4) EH p.253

(5) LPD p. 31-32

Peut-être l'expérimentation de l'Eternel Retour est-elle l'expérimentation des expérimentations. L'expérience de l'oblitération totale. L'expérience de la "manière" de vivre.

Mais, peut-être est-elle plus que cela. Rappelons-nous ce que Nietzsche prononce à propos du sentir artiste.

"On est artiste, à la condition que l'on se sente comme contenu, comme la chose même, ce que les non-artistes appellent forme". (1)

Mais peut-être l'expérience de l'Eternel Retour est-elle plus que cela, à savoir qu'une expérience de la "manière" une expérience de contenant. La Pensée du contenant, à la lumière de ce que nous venons de citer, se doit d'être à la mesure de l'expérience du contenu, de la Plénitude elle-même. Elle est "expérimentation".

"Ici, toutes les choses viennent caresser ta parole et te flatte; car elles veulent monter sur ton dos. Ici, tous les symboles te servent de monture pour aller vers toutes les vérités". (2)

Ici, dans la Solitude: Ombre en regard des lumières nihilistes... mais qu'on ne s'y trompe. Antithèse d'une métaphore faussée ! Plénitude aveuglante de notre Ombre, de notre lumière; c'est ici Même. Notre ombre parle, et encore, et encore et encore.

Et encore: "O mon âme, je t'ai débarrassée de la pudeur mesquine et des vertus vénéneuses, et je t'ai persuadée de t'offrir nue aux regards du soleil"(3)

Et encore: "Oh, comment ne convoiterais-je pas l'Eternité et le suprême anneau nuptial, l'anneau du retour"(4)

On ne se lie pas avec le vide. La suprême force de l'anneau est à la beauté de la mariée. Celle-là est partout et ici la Mer.

Et encore: "Jamais je n'ai trouvé la femme dont je voudrais des enfants, si ce n'est cette femme que j'aime: car je t'aime, ô, éternité. Car je t'aime, ô éternité"(5).

(1) VPI p.338

(2) APZ p.173

(3) " p.210

(4) " "

(5) " p.216

Point de doute Nietzsche a vécu l'expérience de l'Eternel Retour. Mais plus même, il la promet à l'homme.

"Ma tâche, dit-il, est de préparer à l'humanité un instant de suprême retour sur elle-même, un grand Midi, où elle pourrait regarder en arrière et dans le lointain"(1).

La pensée de l'éternel retour étant montée vers le Soleil, est Soleil elle-même. Peut-être nous sera-t-il permis ici de reparler de l'aveuglance de l'Ennui, comme force calme de l'Etantir. En effet, peut-être y a-t-il "connexité" entre cette dernière de l'Eternel Retour considéré comme première de l'Ennui ou du Spleen fondamental.

L'Eternel Retour est aveuglance. La Richesse du Sol et du Sol-eil dans la Sol-itude et l'Ombre des vieilles philosophies nous brise le regard. Plus que de nous aveugler, elle nous rend aveugle. L'expérience ne saurait être perçue que comme au bord de l'Abîme des richesses; peut-être pourrions-nous suggérer qu'elle est risquée de l'abîme (cécité). Plus l'arbre est assis sur un roc qui s'extasie de sa hauteur abyssale, plus il risque l'abîme. La pensée Nietzscheenne est avant tout Soleil. Nietzsche ne croit pas à l'ombre ! Elle lui pue au nez. Elle l'exaspère, l'irrite ! Notre Ombre c'est d'avoir placé l'ombre dans l'ombre. C'est notre Soleil, un excès de Richesse, une surabondance aveuglante. Elle se rit de l'Abîme, s'y mesure. Elle se rit du Néant, par l'Eternelle même mère que mer.

"A du coeur celui qui connaît la crainte, dit Zarathoustra, et cependant, force la crainte celui qui voit l'Abîme, mais avec Orgueil" (2)

Par ce coup de vent nous terminerons, car le miel du sommeil nous sommes que nous sommes :

Alors que tous étaient à évacuer dieu pour retrouver l'homme, Nietzsche réalise l'intention de Dieu: l'homme est ce qui doit être dépassé: Nietzsche s'est fait Surhomme. Nietzsche, ce n'est pas destituer l'Intention de l'Art pour les petits hommes, c'est amener l'homme à l'Homme et l'Art.

(1) EH p.109

(2) APZ p. 210

II

ALLEGORIE DU GRAND MIDI

Eternel Retour de l'Enfant Prodigue.

Il vint un jour, quand Zarathoustra sembla devenir homme entre les hommes, qui fut plus que jamais pour lui, dissemblable aux autres. Ce jour-là, bien au contraire que d'user de sa force ésotérique pour ce continu et habituel ravivement des choses, il tressaillit: le soleil, de lui-même se leva tôt, et déjà, dès son aurore, tapa dur, si dur que toutes les hirondelles, sans même un coup d'ailes, s'élevèrent vers lui. Zarathoustra pour un long moment fut prisonnier de son propre ébahissement. Il essaya bien de bouger, de rompre, de hurler, mais ses gestes ne rehaussaient plus rien, mais ses cris ne rendaient plus d'écho. En vérité Zarathoustra était toujours le même, vrai, sérieux et fort, mais quelque chose d'inhabituel était survenu dans l'inhabituel même! Zarathoustra, bien que cela lui arrivât rarement, eut une réponse instinctive. Il empoigna du bras droit son marteau, du gauche souleva le glaive et il plaça sur son front deux cornes de la veille aiguisées. Mais, aussitôt, et même en même temps, ce qu'il n'avoua pas avoir avoué!, son intelligence guerrière se rendit bien compte que ses instruments seraient inefficaces. Ces armes, portant encore en signe de victoires des coagulations bleutées des néants a priori abattus, ne sont d'aucune utilité dans l'ultime combat de la plénitude.

Oui, le glaive qui tue l'Angoisse rehausse l'Ennui. Mais Zarathoustra ne voulut point croire à l'archaïcité de ses couteaux et il s'élança vivement, adroitement, félinement... c'est ce qui le sortit de son sommeil. Zarathoustra n'avait jamais dormi en plein jour, mais comme cette nuit-là il s'était affairé tout son long à abattre des hiboux, des chauves-souris, des araignées de nuit et autres humains à qui la vie pue au nez... et tout ce travail, bien que ce fût son métier, lui avait creusé l'appétit et le sommeil. Il s'était donc restauré, et s'étant assis auprès d'un arbre, c'était le Sommeil qui s'était emparé de lui. Mais tout cela était fini. Zarathoustra était à nouveau heureux d'empoigner réellement ses glaives et de donner libre cours à sa force si humaine que surhumaine de vitalisation. IL se leva donc et prit sur lui de se rendre à

la ville afin d'y égarer quelques brebis du troupeau. Il marchait donc des milles durant avec ce pincement inhabituel dans l'âme. Il laissa dériver son regard auprès de ses armes et ce pincement en se dédoublant se redoublait. Le Destin, qui sait, avait voulu que cette journée se passât dans l'Inhabituel de l'inhabituel...et comme Zarathoustra allait enfin s'arrêter pour penser et panser ce pincement, devant lui la ville se dévoila et il y pénétra, solitairement parmi la foule, comme un globule rouge dans du sang bleu. Captivé par son dedans, et cette journée qui continuait d'être bête entre les bêtes...: Zarathoustra se heurta à un petit homme et prit conscience que depuis déjà un certain temps il marchait dans la ville même. Zarathoustra n'y tenait plus. Il était presque en colère. C'était la deuxième fois cette journée qu'il se méprenait. Il avait d'abord sorti son glaive pour combattre le soleil alors qu'il n'en était rien en réalité puis, il s'était affairé à penser un souci alors qu'il se trouvait dans l'enceinte même du mot des mots et du maux des maux, la ville de "Platonicia". Et comme cette journée, bête entre les bêtes, ne voulait pas céder sous aucun prétexte, c'est en colère contre lui-même, par un souci de bonté, qu'il s'écria meurtrièrément contre le gueux: "Que fais-tu là petit homme, sans arme, sans muscles et sans nerfs? Fils de chrétien, de crétin ou de tiens?! Qui es-tu pour ainsi te mettre en ma route? —Je m'appelle Timontumonuménos, répliqua le gueux en souriant, et peut-être te serait-il plus important de connaître de qui je suis le père? Par exemple, sais-tu toi-même de qui tu es le fils?" Et pour la troisième fois, Zarathoustra tressaillit de stupéfaction. Lui, qui à coups de questionnement avait jusqu'à présent autant construit qu'il n'avait détruit, de quelles armes se servirait-il contre le questionnement lui-même? Mais comme pour les deux bêtes différentes, Zarathoustra n'eut point la gloire d'adapter ses armes... et ainsi renchérit Timontumonuménos: "C'est moi qui, pour toi, étranger, ai fait venir cette journée bête entre les bêtes et étrange entre les étrangères, et comme tu es venu pour eux, je suis resté pour t'attendre." Et Timontumonuménos renchérit en souriant: "Car bien que tu sois étranger ici, moi, je te connais. Tu souffres souvent du même mal qu'eux et sur ce point tu es leur frère. Tu as fabriqué tes flèches à la mesure de leur "sérieux". Tu as fabriqué ta marmite à la grandeur de leurs "responsabilités". Et même ton rire, et même ta gaieté ne peuvent plus être dansés. Moi, je suis

plus petit que toi, plus jeune que toi, plus narquois... et, qui sait, suis-je peut-être ton père? Toi, qui as su virevolter vers l'enfance, aurais-tu peur du Sein? Aurais-tu peur de l'Ennui, jeune Guerrier?

Mais Zarathoustra eut à peine le temps de balbutier: "Comment sais-tu cela?" qu'un troupeau, s'étant lui-même détaché du troupeau, vint en l'acclamant; ils le soulevèrent et le portèrent en triomphe: "Vive Zarathoustra! Vive l'anéantissement du néant! Vive le grand Midi!" Et ils disparurent ensuite dans la forêt. Ce fut la fin de cette journée bête entre les bêtes et, comme par ensorcellement ou par enchantement, qui sait? les clameurs avaient effacé ces trois hypnoses dans la tête de Zarathoustra. Et Timontumonuménos resta seul, sachant qu'il n'était pas compris et n'y trouvant aucune gloire ni aucune humilité. Il s'écria: "Vive l'allégorie du grand Midi! Maintenant va se déployer le soleil léger."

Normand Beaudoin,
Philosophie,
Université de Montréal.

BIBLIOGRAPHIE

Oeuvres de Nietzsche

Le livre du philosophe. Traduction de Marietti. Paris, Aubier-Flammarion, 1969.

Humain trop humain. Paris, Gallimard, 1968.

Ainsi parlait Zarathoustra. Collection du Livre de poche, Paris, Gallimard, 1917.

L'Antéchrist. Collection 10/18. Paris, 1967.

Le Gai Savoir. Collection Idées, Paris. Gallimard, 1970.

Commentaire

LÈVESQUE, Claude, "Le puits d'éternité" dans: L'étrangeté du texte; essais sur Nietzsche, Freud, Blanchot et Derrida. Montréal, V.L.B. éditeur, 1976.

LA FEMME selon NIETZSCHE

- _Le problème de la vérité
- _Les grandes choses au coeur de l'humanité.

Pourquoi Nietzsche commence-t-il son livre Par-delà le bien et le mal par un commentaire sur la vérité qu'il gratifie de féminine: "A supposer que la vérité soit femme, n'aurait-on pas lieu de soupçonner que les philosophes, dans la mesure où ils ont été des bâtisseurs de systèmes, n'ont rien compris aux femmes? Et que le sérieux effroyable, l'insistance maladroite qu'ils ont apportés jusqu'à ce jour à la poursuite de la vérité étaient des procédés malhabiles et malséants pour circonvenir une femme? Ce qui est sûr, c'est qu'elle ne s'y est pas laissée prendre, et les systèmes de tout genre se présentent aujourd'hui piteux et déconfits, si même on peut dire qu'ils soient encore présentables."¹

Nietzsche établit ce parallèle vérité-féminité pour nous introduire son propos critique et

discursif sur la modernité, tant en art qu'en politique, en littérature qu'en science. Il remet en question le dogmatisme, l'objectivité aujourd'hui déclassée, les systèmes de pensée, les vues sans perspective. Le tourment des esprits libres, très libres, bons Européens cherche à détendre l'arc afin d'éprouver un but. Mais les tentatives s'avèrent parfois vaines. Et il y faut l'art du maniement et la cible. Cela ne présuppose-t-il pas que toute la philosophie de Nietzsche, cet homme qui semble guidé par un espoir ultime: un élan vital saisi par une gente dont le souffle spirituel permet de se diriger vers des cimes nouvelles, l'arc tendu, vise "les cibles les plus éloignées". Cette pensée d'un essor superbe s'éclaire parfois d'un jugement critique de l'esprit moderne, d'une lumière impitoyable où les propos cinglants à l'égard de la femme provoquent des exclamations (des femmes s'entend, car les hommes se complaisent toujours, entre eux naturellement, devant de telles dégringolades.)

Tout cela côtoie le gai savoir, la connaissance du problème fondamental du monde, le masculin-féminin, auquel il se plaît à comparer le dualisme esthétique constitué par Apollon-Dionysos. La vérité chevauche d'un esprit à l'autre en ce siècle, elle hante la pensée des philosophes.

Nietzsche préfigure l'admiration du beau et l'enthousiasme (dieu en moi), sublime son rêve d'esthète: "Sous le ciel de l'esthétique tout est léger, beau, fugitif, mais lorsque l'éthique s'en mêle tout devient dur, anguleux, infiniment assommant,"² méprise le travail industriel de l'homme de science; néanmoins, il accomplit une oeuvre magistrale et passionnée, ce qui le mène à des oppositions marquées qu'il résout par la santé: "Esprit de contradiction, fredaines, méfiance joyeuse, raillerie sont signes de santé; toute forme d'absolu relève de la pathologie."³

Eloignons ces balbutiements et ces enfantillages maladroits: les systèmes philosophiques échafaudés jusqu'à ce jour. La vérité ennuyeuse ne trouve pas de prétendant, pas de défenseur.

Nietzsche pose la métaphore de la femme en supposant la vérité féminine. Sa liaison indissociable avec l'aspect vital, d'où prime la volonté de puissance, et l'éternité, d'où domine l'éternel retour, inscrit la femme dans l'omniprésence du mouvement de sa pensée.

Selon moi, son entendement dépasse la misogynie et court-circuite les lois établies des systèmes philosophiques, il nous dévoile un des aspects de la connaissance implicites sous un angle inédit. La vérité se retrouve modelée et scandée selon l'harmonie et l'eurythmie de "l'Eternel Féminin"*. Il apparaît inconvenant de voir une époque mettre toute chose à nu et procéder à des opérations visant à tout comprendre, tout savoir: "— Avis aux philosophes! On devrait mieux honorer la pudeur avec laquelle la nature se dissimule derrière des énigmes et des incertitudes... O ces Grecs! Ils s'entendaient à vivre: ce qui exige une manière courageuse de s'arrêter à la surface, au pli, à l'épiderme; l'adoration de l'apparence, la croyance aux formes,

aux sons, aux paroles, à l'Olympe tout entier de l'apparence! Ces Grecs étaient superficiels — par profondeur!"⁴ L'énigme, c'est la femme, et elle doit rester telle: "Lorsqu'un homme se trouve au milieu de son bruit, au milieu du déferlement de ses projets et de ses contre-projets, il lui arrive parfois de voir passer auprès de lui des êtres paisibles et féeriques dont il envie la retraite et le bonheur: ce sont les femmes. Il n'est pas loin de songer alors que son meilleur moi demeure là-bas, auprès d'elles; ...Pourtant! pourtant! Noble rêveur, il y a sur les beaux voiliers bien du bruit et bien du vacarme, et du vacarme, hélas, le plus mesquin! Le charme de la femme, son effet le plus puissant, c'est, pour parler le langage des philosophes, une "actio in distans", une action à distance : et cet effet nécessite avant tout précisément ... une distance!"⁵ L'effet à distance célèbre la Vita Femina puisque malgré le rêve lointain, il y a la vie dont le charme puissant tend "un voile de belles possibilités, qui lui donne une allure

prometteuse, réticente, pudique, ironique, apito-
yée, séduisante. Oui, la vie est femme!"⁶

11-Les grandes choses au coeur de l'humanité.

La femme, la fécondité, la grossesse s'esquivent
en mouvements essentiels des générations à venir.
C'est la femme qui mettra au monde le Surhomme.
L'engendrement découle de la complicité harmonieu-
se de l'homme et de la femme comme l'oeuvre d'art :
"Nous aurons fait un progrès considérable dans la
science esthétique lorsque nous aurons compris,
non pas seulement comme une logique, mais comme cer-
titude immédiate de l'intuition, que le développe-
ment continu de l'art est lié à la duplicité de l'a-
pollinien et du dionysiaque : de la même façon que
la génération dépend de la dualité des sexes, de
leur combat continuel et de leur réconciliation qui
survient seulement périodiquement."⁷

Signifier la nature de la femme, c'est dépas-
ser la culture de l'alanguissement général de L'Eu-
rope; c'est avancer vers "ce qui chez la femme ins-
pire le respect et assez souvent la crainte,...sa

nature, plus "naturelle" que celle de l'homme;"⁸ Alors à quoi bon instruire l'esprit élevé de la femme, prêt à prendre son envol vers les plus hauts sommets? — pour leur donner le vertige et de minces chevelures...

La fécondité prédispose la femme à un grand but; l'homme contemplatif, c'est la mère, portant son enfant selon une grossesse intellectuelle. La fécondité de l'esprit philosophique et libre se manifeste autrement que par la progéniture, sinon éducative. La pensée, c'est la sève qui nourrit l'homme à venir. Et selon l'engendrement de l'oeuvre d'art, la grossesse se révèle parfois ultérieure à l'auteur au caractère spirituel des mères masculines : " — Ceux qui sont parvenus à leurs oeuvres et à leurs actions, sans savoir comment, en sont d'autant plus pleins après coup : comme pour démontrer ultérieurement que ce sont leurs enfants à eux et non point ceux du hasard."⁹

Les flèches sanglantes de Friedrich Nietzsche à l'égard de la femme se réchappent dans ses propos

sur l'éducation, la continuation de l'engendrement de la progéniture par la pensée. Heureusement, son esprit a germé dans la tête des enfants de la nouvelle génération. Par de si bons livres, il a ainsi enfanté.

- | | |
|--|-----------------|
| 1 PDBM | page 19 |
| 2 KIERKEGAARD, Soeren. Journal du séducteur; | page 120 |
| 3 PDBM | aphorisme # 154 |
| 4 GS, Avant-propos.XII, 8-9 | page 19 |
| 5 GS | aphorisme # 60 |
| 6 GS | aphorisme # 339 |
| 7 La naissance de la tragédie; III, 21 | page 17 |
| 8 PDBM | aphorisme # 239 |
| 9 Opinions et sentences mêlées | page 48 #63 |

France Giroux

Dépt. de Philosophie
Université de Montréal

force, la forme et le sens :

de Nietzsche à Deleuze

1

On a beau saisir le sens d'une chose, on ne le tient qu'à travers la force qui gangue cette chose, l'exploite, s'en empare ou s'exprime en elle.

Si la chose a un sens, ce dernier peut-il avoir un sens? Oui, car le "sens" du sens est formé par tout ce qui en lui se montre.

2

a. Le sens n'est pas opposé au phénomène -le phénomène est un signe- donc le phénomène est possible d'interprétations plurivoques. Or qu'est-ce que le signe?

Le signe est caractérisé par son élément différentiel délivrant son originalité. Le signe est aussi une tranche visuelle-sonore (touchée par le sens, c'est-à-dire signification + valeur. La valeur étant ce par quoi un signe vaut dans sa différenciation avec les autres signes). Le signe est arbitraire donc immotivé (contrairement à l'image, par exemple, dont le signifiant donne l'objet).

b. Par arbitraire nous étayons ce "lambris" du signifiant qui est représentation à partir de la matière ou de la substance. Le signifiant est aussi dénomination.

La matière est le contenant, la substance le contenu!

La force n'est ni matière, ni substance, elle n'est pas obscure.

Le signifié est la représentation psychique de la chose. On le nomme aussi connotation. Et l'acte qui osmose signifiant-signifié est la signification de la chose.

c. Donc tout phénomène est un signe qui a une va-

leur anthropologique dans l'unité de rapports des signifiants et de la technique.

Mais la question du signe est d'elle-même plus ou moins autre chose, en tout cas, qu'un signe du temps.

d. Dire que la force est origine du phénomène, c'est sans doute ne rien dire. Le phénomène est un signe qui circonscrit son sens dans une force actuelle; cette force elle-même fait la part entre la signification, la valeur et la pertinence (élément différentiel indispensable d'un autre élément) du phénomène.

e. Mon obsession de mettre le phénomène dans une structure linguistique et l'inquiétude des mots sur leurs possibilités ne relève pas du hasard. Aujourd'hui on cherche des signes partout. On dit que tout rapport naît du langage. Il y aurait de la structure partout.

La structure vient là où on a perdu contact avec la vie.

3

Il paraîtrait que la philosophie est une sémiologie? Elle serait alors une copie du savoir linguistique "plâtré" à des objets non-linguistiques. La philosophie serait une étude des signes extra-linguistiques.

Je crois plutôt que la "vraie" philosophie est celle qui parle avec ses mots.

4

Chez Nietzsche, la corrélation du phénomène et du sens est substituée. Ainsi la force devient appropriation, domination, exploitation "ganguante" d'une quantité de réalité.

Par contre toute réalité est déjà quantité de force.

Voilà un problème métaphysique que nous pouvons léviser davantage en nous demandant si la réalité n'est pas aussi exploitation trépaneuse d'une quantité de force.

5

L'histoire d'une chose est généralement la succession des forces qui la développent et la coexistence des

forces qui luttent pour l'envelopper.

6

Nous ajoutons qu'un phénomène change de sens suivant la force qui se l'approprie: la force triture le sens.

7

Mais qu'est-ce que la force? La force est ce qui résiste à la métaphore géométrique et c'est l'objet propre de la critique littéraire. La force est aussi l'autre "côté" du langage sans lequel celui-ci ne serait pas ce qu'il est.

8

L'interprétation du phénomène est complexe et compliquée. Car une nouvelle force ne peut apparaître et s'approprier un objet qu'en englobant à ses prémisses le masque des forces précédentes qui l'imbibaient déjà...

9

a. Il y a force... il y a forme... et il n'y a qu'une vérité --vous lecteurs et lectrices! Alors si on vous dit que la forme fascine quand on n'a plus la force de comprendre la force en son dedans... Vous pouvez penser ce que vous voulez!

b. Le mot articulé en phonèmes (séquelle d'unités distinctes correspondant aux monèmes dans la tranche parlée) empêche le sens^{du} mot d'influer sur la forme.

10

a. L'art d'interpréter est aussi l'art de percer les masques et de découvrir (avec la plus grande perspicacité subjective possible) qui se "caméléonne" et pourquoi? Et dans quel but on conserve et accentue un masque en lui redonnant une nouvelle face?

b. Il est vrai qu'une force qui accapare les autres forces dans le masque et du masque se les amalgame, devient une nouvelle force du masque qui naît du mélange des forces premières et de celle qui les a enveloppées!!!

11

En un sens ou presque, on peut choisir entre la force du phénomène et sa forme.

Y a-t-il plus de force que de forme, plus d'élan que de structure? Ce n'est pas l'histoire qui a la réponse. Car la question n'est pas dans l'histoire. Tout est dans la différence. Dans la valeur du phénomène.

12

Comment savoir la valeur du phénomène?

La valeur du phénomène est individuellement sociale ou vitale.

La vie vie étant l'expression d'une valeur qui prend telle forme par l'homme et la société.

13

On a parfois conscience ou la presque évidence de quelque chose. En fait la conscience n'est qu'un symptôme (cf. Deleuze) d'une transformation du masque. Ou si l'on veut: une transformation de l'activité des forces.

C'est étrange, présentement vous êtes libres et vous me lisez! Ainsi vous pourriez être ailleurs et "habiller" votre connaissance d'une façon beaucoup plus présentable que des mots...

Mais en fait, je ne dis rien = je ne suis rien, il n'y a de moi que ce que vous lisez et il n'y a que ça, c'est tout!

14

Vous me lisez au travers de mes dires qui, eux, font une importante besogne en tant que lecteurs sur le sens de ce qui est lu.

15

Qu'est-ce que le masque? C'est ce qui enveloppe et fait être la chose. Ce en quoi se différencie force et sens en s'opposant à d'autres forces et à d'autres sens et s'opposant eux-mêmes.

16

Chez Nietzsche, toute réalité est déjà quantité de force. Dans tout corps, il y a les forces supérieures dominantes dites aussi actives et les autres dites réactives,

Chaque force a sa quantité et sa qualité, laquelle germe de leur différence de quantité comme telle. Les forces sont donc qualifiées par leur quantité (cf. Deleuze).

17

Le fait que vous lisiez ce texte perturbe votre vue optimale de mes dires. Ainsi vous vous obligez de l'entendre pour y réfléchir vous aussi...

C'est ça la grande difficulté: lire successivement ce qui existe à la fois simultanément, c'est-à-dire phénomène-force-sens / actif-réactif.

18

Qu'est-ce que l'actif?

L'actif est toute puissance -- pourtant il n'y a pas de force pure. L'actif, c'est s'approprier, subjuguier, dominer (cf. Deleuze).

Aussi l'actif apparaît comme une force plastique qui s'avère une puissance de transformation, un pouvoir dionysiaque.

19

Le réactif remplit les conditions de vie et de fonctions, les tâches de conservation, d'adaptation et d'utilité.

Peut-on rapprocher l'actif de la force
et le réactif de la forme!

20

Non! Le réactif demeure une qualité originelle de force et ne peut être interprété comme tel qu'en rapport avec l'actif, à partir de l'actif. Cela ne veut pas dire non plus que le réactif se réfère continuellement dans un substrat inférieur de force.

Les forces réactives peuvent dominer!

C'est à nous d'interpréter subjectivement si les forces réactives l'emportent en tant que dominées dominantes.

21

Pour écrire, j'aurais pu être debout... et marcher, car seules les pensées qui nous viennent en marchant

ont de la valeur.

Ce n'est pas une loi. Une loi naît et s'accroît de ce qui sépare une force de ce qu'elle peut... sans qu'on écrive le texte obligatoirement.

22

a. Toute oeuvre raconte à travers une trame événementielle l'histoire de sa propre création et sa propre histoire.

b. Il y a une vérité sous-jacente à la création littéraire, cette vérité, c'est que le sens d'une oeuvre consiste à se dire, à nous parler de sa propre existence.

A moins que vous ne soyez imaginatifs -- vous n'irez pas plus loin!

c. L'existence de l'oeuvre débute à sa fin -- l'histoire étant racontée par l'intrigue dénouée... naît l'histoire littéraire.

d. Ainsi vous savez que Nietzsche a écrit et que son livre est le déversoir de son expérience humaine.

L'oeuvre porte et me montre l'expérience de l'homme. L'écrit de Nietzsche est une parole que je saisis en l'interprétant. Quand je parle de Nietzsche, mes dires sont eux-mêmes l'oeuvre de leur oeuvre, hors de celle de Nietzsche. La critique n'est toujours qu'une représentation d'un écrit. L'écrit demeure toujours sa meilleure description.

e. Pour mieux connaître l'oeuvre: 1) il faut balayer tous les autres discours tant sociologiques que psychologiques, 2) lire l'oeuvre, 3) l'aimer.

23

Entre nous, il y a la réalité, l'expression peut-elle refaire cette réalité? Aurons-nous toujours à dire sur les dires de la réalité. Donc par un vide dans un vide continuer l'infini de la réalité. Pourquoi s'entêter dans le vide? Pour que les frontières du langage ne soient plus vues sur un champ plat-linéaire, mais comme un gouffre, un trou-abîme sans fin -- où tout pourra se dire!

24

Je n'ai pas voulu la structure de ce texte immanente mais qui apparaît d'elle-même, c'est-à-dire qu'elle se laisse apparaître à travers les mots. Ces mots ont une force qui fabrique la structure déstructurante de ces mêmes mots à travers l'interprétation des sens. J'ai choisi une séparation arbitraire en 24 points comme une délimitation des idées. Je crée donc en abîme, je dis sur des dires que je dis dans le texte... et le texte lui-même, je le dis des dires que je dis dans le texte... et le texte lui-même, je le dis des dires dits dans le dit des dires que j'en dis et éternellement.

Autrement dit, je parle les paroles interprétantes de dires dits par interprétations de dires que j'interprète et que vous entendez pour mieux les interpréter et les redire si vous voulez.

A noter! Ce que vous percevez a une forme aussi -- forme voulue. Le procès d'énonciation de mon texte a un sens encore plus étonnant.

Gérard Laprade

Collège de Victoriaville
Lettres et philosophie
Décembre 1975

Je n'ai pas vu les étudiants de ce lycée récemment
 mais j'ai vu les professeurs d'anglais et de physique et chimie
 et de mathématiques. Les professeurs de ces matières ont
 travaillé pendant la dernière destruction de ce lycée et ils
 ont été très heureux de voir les étudiants de ce lycée
 et de leur donner des conseils et des encouragements.
 Les professeurs de ce lycée ont travaillé pendant la dernière
 destruction de ce lycée et ils ont été très heureux de
 voir les étudiants de ce lycée et de leur donner des
 conseils et des encouragements. Les professeurs de ce lycée
 ont travaillé pendant la dernière destruction de ce lycée
 et ils ont été très heureux de voir les étudiants de ce
 lycée et de leur donner des conseils et des encouragements.

8

Collège de l'Université
 100 rue de la Paix
 Québec, Québec

La métaphore généralisée (1)

Dans le précédent article, nous avons vu comment, jusqu'à Nietzsche, on n'avait défini la métaphore que pour mieux l'exclure du champ de la philosophie et de la théologie.

En effet, Aristote, dont la définition de la métaphore, devenue classique, s'est maintenue jusqu'à nos jours, rejette la métaphore en marge de la philosophie dans la poésie et dans la rhétorique, alors que Thomas d'Aquin la relègue en marge de la théologie, dans les Ecritures.

Certes, Condillac reconnaît le caractère métaphorique des termes qui désignent les idées générales et abstraites. Mais, chez lui, cette reconnaissance équivaut à une négation. En effet, selon la doctrine empiriste qui est la sienne, les idées générales et abstraites sont désignées par les mêmes termes que les idées individuelles et concrètes, précisément parce que les premières sont constituées à partir des secondes. Dans cette perspective, le sens figuré est, en fait, un sens propre par procuration. Aussi le langage de la vraie philosophie ne présente-t-il pas vraiment un caractère métaphorique; seule la mauvaise métaphysique donne prise à une telle accusation.

Mais, avec Nietzsche, s'amorce une critique radicale du langage philosophique, qui prend appui sur une généralisation du processus métaphorique.

2.1. Nietzsche.

En effet, c'est par le biais de la métonymie et de la métaphore que Nietzsche s'attaque à la pierre angulaire de toute philosophie et, par conséquent, de toute la théologie: la vérité.

2.1.1. Les quatre niveaux de la métaphore.

A la question: Qu'est-ce que la vérité? Nietzsche, dans Le livre du philosophe, fait cette réponse:

"Une multitude mouvante de métaphores, de métonymies, d'anthropomorphismes, bref, une somme de relations humaines qui ont été poétiquement et rhétoriquement haussées, transposées, ornées, et qui, après un long usage, semblent à un peuple fermes, canoniales et contraignantes: les vérités sont des illusions dont on a oublié qu'elles le sont, des métaphores qui ont été usées et qui ont perdu leur empreinte et qui entrent dès lors en considération, non plus comme pièces de monnaie, mais comme métal."(2)

Ce passage du Livre du philosophe résume, en quelques phrases, la pensée de Nietzsche sur la place et le rôle de la métaphore en philosophie.

Nietzsche exploite à fond l'équivalence "métaphore" (Metapher) et "transport" ou "transposition" (Übertragung). Aussi, pour lui, la métaphore joue-t-elle un rôle à quatre niveaux.

A un premier niveau, il y a métaphore, lorsqu'une excitation nerveuse se transforme en image: "Transposer d'abord une excitation nerveuse en une image! première métaphore."(3), et donc lorsqu'il y a sensation.

Mais passons, tout de suite, à un second niveau. Car il y a aussi métaphore, lorsque, par l'intermédiaire de l'imitation, qui implique l'analogie, les différentes images produites par diverses excitations nerveuses se rapportent les unes aux autres. Ce qui permet de découvrir et de ranimer ces ressemblances, à partir desquelles sont constitués les concepts(4).

En effet, dans un troisième moment, le concept apparaît, lorsque, sur un ensemble d'images, un mot est imposé, qui instaure

un passage de l'analogue à l'identique. Il ne peut donc y avoir de concept sans langage, car c'est le langage qui assure la généralité qui caractérise les concepts. Généralité logique d'une part, qui résulte de l'identification du non-identique:

Pensons encore en particulier à la formation des concepts. Tout mot devient immédiatement concept par le fait qu'il ne doit pas servir justement pour l'expérience originale, unique, absolument individualisée, à laquelle il doit sa naissance, c'est-à-dire comme souvenir, mais qu'il doit servir en même temps pour des expériences innombrables, plus ou moins analogues, i.e., à strictement parler, jamais identiques et ne doit donc convenir qu'à des cas différents. Tout concept naît de l'identification au non-identique.(5)

Mais aussi généralité sociologique, qui est la condition de cette communauté d'impressions et d'expressions qu'exige la vie sociale:

Tout commerce entre les hommes tient à ceci: que chacun d'eux puisse lire dans l'âme de l'autre; et la langue commune est l'expression sonore d'une âme commune. Plus ce commerce sera intime et sensible, plus la langue sera riche, car elle croît ou dépérit avec cette âme collective. Parler est au fond la question que je pose à mon semblable pour savoir s'il a la même âme que moi...(6)

Il y a donc encore métaphore, pour Nietzsche, lorsque, sur un ensemble d'images, un mot est transporté ou transposé, qui permet, par la généralité logique et sociologique qu'il instaure, l'apparition d'un concept.

Et le dernier niveau, où se manifeste la métaphore, est celui des concepts. Il s'agit, en fait, de cette activité polysémique qui permet la construction des systèmes hiérarchisés des concepts du langage ordinaire, mais aussi et surtout de la science. Ainsi un même mot se voit-il transporté d'un concept vers

un autre qu'il modifie ou même qu'il crée. Alors surgissent ces édifices conceptuels que Nietzsche apparente à une ruche, une tour, un bastion, un château-fort, une pyramide égyptienne, un columbarium romain et enfin à une toile d'araignée(7).

2.1.2. Le retournement de la problématique traditionnelle.

Chez Nietzsche, la métaphore ne se trouve donc plus reléguée en marge de la philosophie. Elle en constitue le fondement, et en explique le développement. Ce qui provoque le retournement des relations traditionnelles entre philosophie, poésie et rhétorique.

L'art et la rhétorique deviennent pour Nietzsche, les paradigmes de la philosophie. La philosophie a tout à apprendre, d'abord, de l'art qui, effaçant l'opposition réalité/apparence, transforme le monde non pas en l'appauvrissant mais en l'enrichissant et en l'embellissant:

Ce qu'on peut apprendre des artistes

De quels moyens disposons-nous pour nous rendre belles, attrayantes, désirables les choses quand elles ne le sont pas? -et je prétends qu'elles ne le sont jamais par elles-mêmes! Ici, ce seraient les médecins dont nous pourrions beaucoup apprendre quand par exemple ils atténuent l'amer, ou qu'ils mélangent le vin et le sucre; mais davantage des artistes qui, en somme, visent sans cesse à semblables inventions et à semblables tours de force. Se distancer des choses au point d'en estomper maints détails, d'y ajouter beaucoup du regard, afin de les voir encore -ou bien regarder les choses par le biais d'un certain angle -ou bien les placer de telle sorte qu'elles ne s'offrent que dans une échappée -ou encore les considérer par un verre colorié ou à la lueur du couchant - ou enfin leur donner une surfa-

ce, un épiderme qui ne soient pas tout à fait transparents; voilà tout ce que nous aurions à apprendre des artistes, quitte à être plus sages qu'ils ne le sont quant au reste. Car chez eux cette force subtile finit ordinairement là où finit l'art et où commence la vie; mais quant à nous autres, soyons les poètes de notre vie, tout d'abord dans le menu détail et dans le plus banal.(8)

Or, à l'art, Nietzsche rattache la rhétorique comme paradigme de la philosophie. Et cela, parce que le langage, en général, est façonné par la rhétorique:

"Mais il n'est pas difficile de prouver que ce qu'on appelle "rhétorique", pour désigner les moyens d'un art conscient, était déjà en acte, comme moyens d'un art inconscient, dans le langage et dans la formation de celui-ci, et même que la rhétorique est un perfectionnement des artifices déjà existant dans le langage. Et cela peut se trouver à la claire lumière de l'entendement. Il n'y a absolument pas de "naturalité" non rhétorique du langage, à laquelle on pourrait faire appel: le langage lui-même est le résultat d'arts purement rhétoriques.(9)

Puisqu'elle a pour paradigmes la poésie et la rhétorique, la philosophie, pas plus que ces deux arts, ne peut prétendre atteindre la vérité.

En effet, si la vérité veut être autre chose qu'une tautologie, elle doit se définir comme l'adéquation du discours, et donc de la pensée, à la réalité. Or, il est bien évident que le quadruple niveau métaphorique décrit plus haut, rend impossible une telle adéquation. Dans cette perspective, il n'y a plus de signification propre. La chose en soi se présente comme un X énigmatique "pour nous inaccessible et indéfinissable"(10). En fait, mots et concepts ne décrivent pas le monde, mais les relations entre l'homme et le

monde. Relations qui impliquent le transport d'une excitation nerveuse à une image, le transport de diverses images à un ensemble d'images semblables, le transport d'un mot sur l'un de ces ensembles d'images qui, par le fait même, engendre un concept, et enfin le transport d'un mot d'un concept à un autre.

On ne peut parler de vérité que si l'on oublie ce processus. Oubli passif certes, qui s'explique par l'effacement temporel. Mais oubli actif aussi qui dérive "de l'obligation qu'impose la société pour exister: être véridique, c'est à dire employer les métaphores usuelles; donc, en termes de morale, nous avons entendu parler de l'obligation de mentir selon une convention ferme, de mentir grégairement dans un style contraignant pour tous." (11) Or, Nietzsche s'attaque à cet oubli en accolant à ces métaphores vieilles et sociales que sont les concepts, de nouvelles métaphores individuelles, inédites et inouïes. Ce faisant, il impose une réévaluation totale des métaphores traditionnelles, en même temps qu'il s'adonne à la création:

avec un plaisir créateur, il (l'intellect humain) jette les métaphores pêle-mêle et déplace les bornes de l'abstraction, (...) il ne parle que par métaphores interdites et par assemblages conceptuels inouïs pour répondre de manière créatrice, au moins par la destruction et la dérision des anciennes barrières conceptuelles, à l'impression de la puissante intuition du présent. (12)

En fait, Nietzsche dénonce l'origine métaphorique des concepts, en dissolvant leur identité culturelle, à l'aide de métaphores sauvages.

Mais la chose n'est possible que parce que sont rejetés d'entrée de jeu, les trois postulats qui, antérieurement, assuraient aux concepts leur spécificité: 1) Les concepts représentent la substance des choses; 2) Les concepts sont identiques chez tous; 3) Les mots parlés se trouvent dans un état de dépendance par rapport aux concepts.

En effet, premièrement, il est bien évident que les concepts, de quelque nature qu'ils soient, ne peuvent être considérés comme les représentations d'une réalité, dont ils ne sont que des transpositions très lointaines.

De plus, les concepts se trouvent dans un état de dépendance par rapport aux mots parlés. Et cela, parce que tout concept naît de l'identification, par l'intermédiaire d'un mot, d'un ensemble d'images non identiques; cette identification faisant, par ailleurs, abstraction de tout ce que comporte d'individuel et de réel chacune des images de cet ensemble, en vue de constituer cette communauté d'impressions et d'expressions nécessaires à la vie sociale.

Par suite de l'abandon de ces deux postulats, il s'avère que les concepts ne peuvent être identiques chez tous. D'une part, en effet, puisque les concepts se trouvent dans un état de dépendance par rapport aux mots parlés, et qu'il existe plusieurs systèmes de mots parlés, c'est-à-dire plusieurs langues, il faut prendre pour acquis, ce qui est d'ailleurs un fait, qu'il existe plusieurs systèmes différents de concepts. D'autre part, à l'intérieur d'un même système de mots parlés, l'identité de l'usage des différents concepts correspondants est relative. Et cela, d'abord, parce que la généralité logique qui caractérise tout concept procède d'une abstraction plus ou moins poussée de ce que comporte de particulier chacune des images de l'ensemble auquel il correspond; et ensuite, parce que la généralité sociologique qu'implique l'usage d'un concept repose sur une communauté d'impressions et d'expressions qui varie selon le degré d'intégration et de cohésion de la société où elle opère.

L'abandon de ces trois postulats résulte, en définitive, de la mort de Dieu, et entraîne, en dernière analyse, un rejet de toute vérité, comme nous l'avons vu. Puisque Dieu n'assure plus, comme cause suprême, l'articulation de l'homme sur le monde, il ne peut, bien évidemment, être le garant ni de la présence des choses, ni, cela va sans dire, de l'existence d'un système d'idées, qui seraient, en Lui,

principes de connaissance de ces choses, dont, dans l'être, elles seraient les causes exemplaires.

La proclamation de la mort de Dieu distend à ce point les rapports de l'homme avec le monde qu'il n'est plus, dès lors, possible de parler de la vérité, entendue comme référence du discours et donc de la pensée à la réalité. Aussi, dans cette perspective, la vérité est-elle réduite à n'être plus qu'une convention sociale destinée à promouvoir et à assurer, dans une société donnée, une communauté d'impressions et d'expressions.

2.1.3. Remarques critiques relatives à la doctrine de Nietzsche sur la métaphore.

Avant de déterminer toutes les conséquences d'une telle position, il nous faut faire deux remarques critiques concernant ce que dit Nietzsche de la métaphore.

Premièrement, l'usage que fait Nietzsche du terme "métaphore" est beaucoup trop large. Comme nous l'avons vu, parce qu'il considère comme des synonymes "Metapher" et "Übertragung", Nietzsche en arrive à parler de quatre niveaux de métaphore. Il y a un danger évident à élargir à ce point l'usage d'un terme: celui qui consiste à plonger ce terme dans l'indétermination, et ainsi à le rendre, en quelque sorte, insignifiant.

Voilà pourquoi il nous semble qu'il ne faut faire usage du terme "métaphore" que dans le champ du langage, c'est-à-dire exclusivement au quatrième niveau, dont parle Nietzsche. Cette restriction ne doit cependant pas équivaloir à un refus pur et simple des trois autres niveaux, et donc, par choc en retour, à un rétablissement des trois postulats rejetés par Nietzsche. Il faut prendre ce rejet pour acquis, même si la démonstration mise en oeuvre par Nietzsche, pour y arriver, s'avère très discutable.

Cette démonstration repose, en effet, sur des conceptions physiques, physiologiques et psychologiques sinon dépassées, du moins particulièrement contestables, que ne renieraient ni un empiriste ni même un behavioriste or-

thodoxes. Dans cette perspective, la tentation est grande d'aborder le problème de la métaphore d'un point de vue génétique, et ainsi d'essayer de le résoudre par le biais d'une étude psychologique du développement de la pensée et du langage ou d'une recherche étymologique portant sur la formation des diverses significations d'un même terme. Ce qui, en définitive, reviendrait à désamorcer la critique radicale de Nietzsche, et à retourner à des positions métaphysiques encore plus naïves que celle d'Aristote, de Thomas d'Aquin et de Condillac.

Notes

1. ce texte constitue la première version du début du second article d'un ensemble qui en comprend deux, et qui s'intitule: "Métaphore et Philosophie".

2. F. Nietzsche, Le livre du philosophe, trad., introd. et notes par A.K. Marietti, Paris, 1969, III, pp.181-183 Voici le texte allemand de cette citation: Ein bewegliches Heer von Metaphern Metonymien, Anthropomorphismen, kurz eine Summe von menschlichen Relationen, die, poetisch und rhetorisch gesteigert, übertragen, geschmückt wurden, und die nach langem Gebrauch einem Volke fest, kanonisch und verbindlich dünken: die Wahrheiten sind Illusionen, von denen man vergessen hat, daß sie welche sind, Metaphern, die abgenutzt und sinnlich kraftlos geworden sind, Münzen, die ihr Bild verloren haben und nun als Metall, nicht mehr als Münzen, in Betracht kommen. (pp. 180-2)

3. Id., III, p.179. Voici le texte allemand de cette citation: Ein Nervenreiz, zuerst übertragen in ein Bild! Erste Metapher. (pp.178)

4. Id., I, para. 146-149, pp. 137-139

5.F.Nietzsche, Le Livre du Philosophe, III, pp.179-181. Voici le texte allemand de cette citation: Denken wir besonders noch an die Bildung der Begriffe. Jedes Wort wird sofort dadurch Begriff, daß es eben nicht für das einmalige ganz und gar individualisierte Urerlebnis, dem es sein Entstehen verdankt, etwa als Erinnerung dienen soll, sondern zugleich für zahllose, mehr oder weniger Ähnliche, das heißt streng genommen niemals gleiche, also auf lauter ungleiche Fälle passen muß. Jeder Begriff entseht durch Gleichsetzen des Nichtgleichen. (pp.178-180)

6.F.Nietzsche, Lire et écrire (F.Nietzsche, "Rhétorique et langage", VI, textes traduits, présentés et annotés par Ph. Lacoue-Labarthe et J.-L. Nancy, Poétique, V, 1971, p.139). Voici le texte allemand de cette citation: Aller Verkehr unter Menschen beruht darauf, dass der eine in der Seele des andern lesen kann; und die gemeinsame Sprache ist der tönende Ausdruck einer gemeinsamen Seele. Je inniger und zarter jener Verkehr wird, um so reicher die Sprache; als welche mit jener allgemeinen Seele wächst oder erkümmert. Sprechen ist im Grunde ein Fragen des Mitmenschen, ob er mit die gleiche Seele hat... (F.Nietzsche, Lesen und Schreiben, Nietzsche's Werke, (C.G. Nauman), X, Leipzig, 1896, p.293)

7.C.F. S.Kofman, Nietzsche et la métaphore, Paris, 1972. On trouve un extrait de ce livre dans Poétique, V, 1971, pp.77-98, dans un article du même titre.

8.F.Nietzsche, Le-gai-savoir, in Oeuvres philosophiques complètes, V, textes et variantes établis par G.Colli et M.Montinari, traduits de l'allemand par P. Klossowski, Gallimard, 1967, para. 299, pp.190-1. Voici le texte allemand de cette citation: Was man den Künstlern ablernen soll. Welche Mittel haben wir uns die Dinge schön, anziehend, begehrenswerth zu machen, wenn sie es nicht sind? -und meine, sie sind es an sich niemals! Hier haben wir von den Ärzten Etwas zu lernen, wenn sie zum Beispiel das Bittere verdünnen oder Wein und Zucker in den Mischrug thun; aber noch mehr von den Künstlern, welche eigentlich fortwährend darauf aus sind, solche Erfindungen und Kunststücke zu machen. Sich von den Dingen entfernen, bis man Vieles von ihnen nicht mehr sieht und Vieles hinzusehn muss,

um sie noch zu sehen -oder die Dinge um die Ecke und wie in einem Ausschnitte sehen -oder sie so stellen, dass sie sich theilweise verstellen und nur perspectivische Durchblicke gestatten -oder sie durch gefärbtes Glas oder im Lichte der Abendröthe anschauen -oder ihnen eine Oberfläche und Haut geben, welche keine volle Transparenz hat: das Alles sollen wir den Künstlern ablernen und im Ubrigen weiser sein als sie. Denn bei ihnen hört gewöhnlich diese ihre feine Kraft auf, wo die Kunst aufhört und das Leben beginnt; wir aber wollen die Dichter unsres Lebens sein, und im Kleinsten und Alltöglichsten zuerst. (F.Nietzsche, Die fröhliche Wissenschaft, Nietzsche's Werke, (C.G.Nauman), V, Leipzig, 1895 (2^{ed.}), para. 299, pp.228-9

9.F.Nietzsche, Cours de rhétorique, section III, (F.Nietzsche, "Rhétorique et Langage", I, textes traduits, présentés et annotés par Ph. Lacoue-Labarthe et J.L. Nancy, Poétique, V, 1971, p.111). Voici le texte allemand de cette citation: Es ist aber nicht schwer zu beweisen, dass was man als Mittel bewusster Kunst "rhetorisch" nennt, als Mittel unbewusster Kunst in der Sprache und deren Werden thätig waren, ja, dass die Rhetorik eine Fortbildung der in der Sprache gelegenen Kunstmittel ist, am hellen Lichte des Verstandes. Es giebt gar keine unrhetorische "Natürlichkeit" der Sprache, an die man appelliren könnte: die Sprache selbst ist das Resultat von lauter rhetorischen Künsten. (F.Nietzsche, Rhetorik, Philologica, II, Nietzsche's Werke, (Kröner), XVIII. Leipzig, 1912, pp.248-9.

10.F.Nietzsche, Le livre du Philosophe, p.181.

11.F.Nietzsche, Le livre du philosophe. III, p.183. Voici le texte allemand de cette citation: der Verpflichtung, die die Gesellschaft, um zu existieren, stellt: wahrhaft zu sein, das heißt die usuellen Metaphern zu brauchen, also moralisch ausgedrückt: von der Verpflichtung, nach einer festen Konvention zu lügen, heerdenweise in einem für alle verbindlichen Stile zu lügen. (p.182)

12.Id., III, pp. 197-9. Voici le texte allemand de cette citation: mit schöpferischem Behagen wirft er die Metaphern durcheinander und verrückt die Grenzsteine der Abstraktionem, (...) oder redet in lauter verbotenen Metaphern und unerhörten Begriffsfügungen, um wenigstens durch das Zertrümmern und

Verhöhnern der alten Begriffsschranken dem Eindrucke der mächtigen gegenwärtigen Intuition schöpferisch zu entsprechen. (pp. 196-8)

Luc Brisson
CNRS, Paris

LE SURHOMME

Nous tous, qui sans être actuellement trop vieux, nous nous sommes laissés emporter depuis l'enfance à un commerce superflu et tenace avec les choses de l'esprit, nous trouvons dans le souvenir de nos dix-huit ans une atmosphère nébuleuse et comme un soleil africain qui nous grilla les murs de la demeure intérieure. Ce fut notre époque de "nietzschéisme"; en ce moment-là nous traversions la zone torride de Nietzsche, gaiement chargés avec les outres de vin odorantes de notre jeunesse. Par la suite nous sommes arrivés à des régions au climat plus doux et fécond, où nous avons refroidi l'esprit torréfié avec les eaux de quelque fontaine perpétuelle et classique; et il ne nous reste seulement de cette contrée idéale parcourue, toute faite de sable ardent et de vent de feu, que le souvenir d'une chaleur insupportable et injustifiée.

Et cependant nous ne devons pas nous montrer ingrats. Nietzsche nous fut nécessaire; s'il y a quelque chose de nécessaire en nous, pauvres créatures contingentes et probablement stériles à l'intérieur des "tarifs douaniers" de l'histoire universelle. Nietzsche nous rendit orgueilleux. Il y eut un instant en Espagne-le dire me rend honteux- pendant lequel il n'y eut pas d'autre lieu où se sauver du naufrage culturel, du torrent d'encanaillement qui inonda la nation quelque temps, que celui de l'Orgueil. Grâce à Nietzsche quelques jeunes purent s'immuniser face à l'épidémie générale qui saturait l'air national. "Vous êtes appelés à recommencer l'histoire!" (1), criait Barrère aux hommes de l'Assemblée Législative, et ceci, qui est en soi une chose ridicule, paraît nécessaire à l'occasion si l'on doit sauver quelque chose du bagage malmené de la culture. Ces jeunes espagnols crurent forcément que l'Espagne naissait avec eux, qu'ils étaient venus sur terre par génération spontanée, sans la collaboration de ceux qui les avaient précédés, et conséquemment sans le morbide héritage

de ce qui avait auparavant existé. L'orgueil les poussa à chercher une norme propre pour leurs propres énergies, à se creuser, dans l'aride terroir, un estuaire pour y fuir librement et sans contagion, en répudiant les normes traditionnelles et les chemins vicés.

Mais les choses s'arrangèrent par un heureux hasard et l'ambiance spirituelle de l'Espagne s'améliora un peu-certainement pas en vertu de la sagesse catalane, mais plutôt par un heureux mélange du basque et de l'asturien avec ce qui dans la région fut riche en "castillans". C'est donc une bonne heure pour corriger notre formation antique et rectifier les allures juvéniles de notre esprit. Mettons-nous d'accord sur le fait que l'histoire commença "quelques siècles" avant notre venue. Notre orgueil fut un de ces petits mensonges bénéfiques et nécessaires, grâce auxquels le monde se corrige peu à peu vers une organisation supérieure, et qui forment parti de ce que Renan - toujours Renan- appelle le plan jésuistique de la nature.

Je viens de lire un livre de Georges Simmel, où le très célèbre professeur parle de Nietzsche avec une perspicacité qui lui est particulière, plus subtile que profonde, plus ingénue que géniale. Cependant les opinions centrales de Nietzsche me paraissent admirablement fixées dans ce livre.

Depuis sa première oeuvre - "La naissance de la tragédie de l'esprit musical" - jusqu'à sa dernière carte écrite (1888), en plein état de crise à Georges Brades et signée "Le Crucifié", Nietzsche a fait une guerre véhémente et sans trêve au problème le plus profondément philosophique: la définition de l'homme. Le problème est aussi le seul qui nécessite un travail scientifique. Les révolutions politiques manifestement celle de 89, sont aussi des luttes pour la définition de l'homme, et cependant, on a l'habitude de trouver très peu de philosophie sur les barricades.

Si l'on devait déterminer avec ponctualité chronologique l'heure à laquelle cette question apparut pleinement sur la face de l'Europe, il faudrait choisir celle pendant laquelle Socrate se demanda: Quelle chose est l'homme? Les classiques de la philosophie se sont passés cette question de main en main, de siècles en siècles, et lorsque la question glissait, par négligence ou à dessein entre deux mains et tombait sur le peuple, une révolution éclatait. La définition de l'homme, vrai et unique problème de l'Ethique, est le moteur des variations historiques. A cause de ceci, les gouvernants ont toujours poursuivi la "petite morale", explosif spirituel, et ont toujours fait l'impossible pour se prémunir devant le terrorisme de l'Ethique.

Par conséquent, si Nietzsche cherche une nouvelle définition de l'homme, il demeure loin de tout doute qu'il peine au travers d'une nouvelle morale. Le mot "amoralisme", employé par certains écrivains au cours des dernières années, est non seulement un vocable barbaquement composé, mais aussi un manque de sens. Nietzsche cherche aussi une norme de validité universelle qui détermine ce qui est bon et ce qui est mal. Lorsqu'il parle "par delà le bien et le mal", que l'on entende le bien et le mal statués par la morale gréco-chrétienne, avec laquelle il est entêté et grossièrement injuste. "La morale, crie l'ardent penseur, est aujourd'hui en Europe une morale de troupeau; par conséquent, seulement une sorte de morale humaine, avec, avant et après existent et doivent être possibles d'autres morales, et bien entendu, supérieures".

Le XIX^e siècle, dit Simmel, a créé une notion quantitative, extensive de l'"humanité"; selon cette notion, est humain ce qui est social et communal. L'Individu n'existe pas réellement: il est le point imaginaire où se croisent les fibres sociales. Les corps se composent d'atomes, mais les atomes sont des éléments hypothétiques, fictifs: dans la réalité il y a seulement des corps, c'est-à-dire des composés; ce qui est simple est uniquement une pensée. La société est la seule réalité; l'individu est un phantasme comme l'atome. Par conséquent l'individuel n'a pas de valeur

absolue, capable de servir de normes; mais ce qui est général, ce qui est commun à tous les hommes en prend une. Le Produit politique de cette notion d'humanité est le socialisme; puisque l'humain est le commun que la règle vaut mieux que l'exception, il est plus important d'améliorer dans la mesure du possible le sort d'une grande masse au lieu de cultiver à force de peines et de quelques exemples exquis. Face à cette notion extensive d'humanité, Nietzsche oppose ce qui suit: même si l'individu n'est pas quelque chose d'isolé, cela n'implique pas que la multitude doit être la norme des valeurs.

Au travers de l'histoire on a créé un capital de perfections spirituelles, ainsi le socialisme - Nietzsche a l'habitude de dire "nihilisme" - en socialisant le capital empêchera l'existence d'une richesse intensive, de même qu'il empêchera l'enrichissement progressif de la culture qui a été et sera toujours l'oeuvre des exceptions, des meilleurs. La culture est la vraie humanité, ce qui est humain: et l'expansion des vertus nobles ne les rend pas meilleurs et plus intenses. A chaque époque, quelques hommes privilégiés, comme les sommets des montagnes, parviennent à donner à l'humain un degré de plus grande intensité: ce qui arrive à la multitude manque d'intérêt. Ce qui est important c'est que l'humanité, la culture, augmente son capital par quelques-uns: qu'aujourd'hui quelques individus deviennent plus forts, plus beaux, plus savants que les plus savants, les plus beaux et les plus forts d'hier.

Notez bien une chose: pour Nietzsche ces individus n'ont pas de valeur par le simple fait d'être des individus: Nietzsche n'est ni individualiste, ni égoïste. Tout individu par le fait d'être un "je", un "sujet", ne doit pas être considéré comme une norme; sont considérés les individus dont l'esprit, la "subjectivité", peut avoir une valeur objective pour élever le type Homme d'un degré de plus par rapport aux niveaux déjà atteints. Donc, l'ensemble des vertus culturelles - nous ne disons pas maintenant quelles sont ces dernières - chaque fois plus parfaites et puissantes, est ce que Nietzsche appelle l'humanité, en opposant au concept extensif et quantitatif que les altruistes donnent à ce mot, une notion qualitative et intensive.

Pour Nietzsche, vivre c'est vivre plus, ou d'une autre façon, la vie est le nom que nous donnons à une série de qualités progressives, à l'instinct de croissance, de durée, de capitalisation de forces, de puissance. Le principe de la vie, la volonté de la vie est "la Volonté de puissance". Il y aura autant de vie en chaque époque qu'il y aura plus de liberté dans l'expansion de ces forces affirmatives. A partir de ce point la morale de Zarathoustra impose comme un devoir de fomenter la libération de ces forces. A chaque siècle, l'idéal d'une organisation humaine plus libre et expansive où quelques hommes pourront vivre plus intensément se balance devant les regards des forts. Cet idéal est le Surhomme.

Comme on le voit, Nietzsche ne prédit pas la rupture avec toute loi morale. "Le fait-note Simmel- que l'on ait pris cette doctrine comme un égoïsme frivole, comme la sanctification d'un épicurisme indiscipliné, est une des erreurs optiques des plus étranges dans l'histoire de la morale". Zarathoustra lance mille dédains et reproches contre les snobs du libertinage, auxquels manque l'instinct pour atteindre les plus hauts desseins de l'humanité. Il crie: "Je suis une loi pour les miens, non pour tous". Et d'un autre côté: "On ne doit pas vouloir jouir". "L'âme distinguée se porte respect à elle-même". Enfin: "L'homme distingué honore ce qui est fort en lui-même, ce qui a le pouvoir sur lui-même, celui qui sait parler et se taire, qui exerce une agréable rigidité et dureté avec lui-même et ressent une vénération envers tout ce qui est rigide et dur".

El imparcial, 13 juil. 1908

José Ortega y Gasset, *El Sobrehombre*, Obras completas, Vol. no 1, 7e éd., Madrid, 1966, p. 91-95.

traduction Pierre Bellehumeur

Département de Philosophie
Université de Montréal

NIETZSCHE Subalterné

On abuse des études littéraires.
 Qu'on lise Shakespeare plutôt
 que les livres qu'on lui a con-
 sacrés! Qu'on fasse lire
 Platon! (Nietzsche, "Ecrits de
 jeunesse", trad. Maurice Betz,
Les Nouvelles Littéraires, 1924.)

La préface des Considérations inactuelles ou intempestives II reprend à son compte ce mot de Goethe, "Au demeurant, j'ai en horreur tout ce qui m'instruit sans augmenter et stimuler de façon immédiate mon activité." (Trad. Bianquis, Aubier-Montaigne, 1964, p.197). Tout compte fait, c'est dans cet esprit que nous avons examiné la parution récente du professeur Pierre Boudot (maître-assistant de philosophie à l'U. de Paris 1) dans la coll. 10/18 (no 937): Nietzsche et les écrivains français (310 pp. avec une bibliographie dérisoirement sommaire). Au demeurant, c'est une horreur. D'un procédé démotique horripilant.

De Nietzsche et des écrivains français? Mais non. Car il faut payer pour le savoir. En effet le titre frappe à faux. Sans belle-page, ce faux-titre -et titre courant du volume- s'auto-corrige ou se limite dans un titre véritable: Nietzsche et les écrivains français 1930 à 1960. Voilà. C'est l'art de ne pas vouloir choisir. Mais la direction de la Coll. 10/18 a choisi de reproduire ce texte déjà édité en 1970 chez Aubier-Montaigne. Texte qui avait par ailleurs trouvé son souffle, son initiation et développement comme dissertation-monographie intitulée alors "Mirage et mythe, essai sur Nietzsche et la France de 1930-1960". Il s'agit donc d'un essai sur...! Petite caisse de résonance. Payons la répercussion, examinons ce mélange factice. D'où vient-il et où va-t-il? Alma Mater, très

haute mère, un livre à la mer. Catastrophe humaine, trop humaine.

Consacrée à l'appréhension de l'oeuvre (lecture) de Nietzsche par quelques hommes (lecteurs) aussi philosophiquement et expressivement différents que Giraudoux (1882-1944), Valéry (1871-1945), Gide (1869-1951), Malraux, Camus, Saint-Exupéry, Drieu la Rochelle, Henri Lefebvre, Georges Bataille, Gaston Bachelard et Gabriel Marcel, cette ré-écriture de Pierre Boudot constitue selon le chroniqueur du journal Le Monde (31 octobre 1975, p.24) un "intéressant document sur une très ancienne tradition française: celle de ne rien comprendre." Sursum-Boum boum!, dirait Nietzsche.

Faisons bonne lecture d'une mise en garde d'ouverture et d'une information subséquente. Au début de son oeuvre (p.21), M. Boudot maintient ce qui suit:

Il serait cependant artificiel de parler d'écrivains proches de nous avant d'avoir évoqué l'influence que Nietzsche exerça jusqu'en 1930.

Avant la crise de 1889 dans laquelle sombra l'intelligence de Nietzsche, Jean Bourdeau, dans le journal Les Débats, écrivit de lui que, malgré son talent, il fonde une "philosophie perverse", aristocratique et hautaine, où sévissent le cynisme et la méchanceté.

Rumination solitaire, propos sans amour ni bonne volonté, qui verse du rien dans le vide. Il n'y a rien à boire là-dedans; il n'y a rien qui coule. Est-ce que l'auteur veut faire de la bibliographie à coups de poings? Car il ne fait oeuvre ni d'historien ni de philosophe. Il dérive et dévire, il n'a rien du surhomme, le cher homme. Retrouvons les ports d'attache. Les posthumes savent revenir.

Dans le feuillet du Journal des Débats du jeudi soir 20 avril 1893 (pp.1 et 2), le chroniqueur des "lettres allemandes" et déjà traducteur de Schopenhauer (Pensées, maximes et fragments, 1880), Jean Bourdeau rend compte de l'édition Naumann (Leipzig) des Oeuvres complètes de N. dans une étude intitulée: "Nouvelles modes en philosophie. Le néo-cynisme aristocratique - Frédéric Nietzsche". Voici ce que Jean Bourdeau relate en 1893:

Le nombre des commentateurs de Nietzsche est légion. On a lu les études de M. Valbert, de M. de Wyzewa. Des Revues où l'on aime à chercher l'âme éparse et confuse de la jeunesse pensive, le Mercure de France, le Banquet, la Revue blanche, etc., qui ont publié des critiques et des fragments de Nietzsche. M. Brandès et M. Stein dans la Deutsche Rundschau, M. Bamberger dans la Nation nous ont également guidé dans cette étude.

Voilà qui est clair. Pour le domaine français, en 1893 Jean Bourdeau reconnaît sa dépendance envers:

- G. Valbert, "Le Docteur FN et ses griefs contre la société moderne", Revue des Deux Mondes, 113, 1892, pp. 677-89, (qui rejette la tendance aristocratique de N.) et
Téodor de Wyzewa, "FN le dernier métaphysicien", Revue blanche, 48, 1891, pp. 586-92, (qui contribua avec Daniel Halévy à faire connaître N. aux français).

Nous associons Daniel Halévy au travail d'illustrateur-pionnier de la pensée de N. en France parce que -malgré les silences de M. Boudot- Daniel Halévy avec l'aide de Robert Dreyfus avaient déjà traduit Le Cas Wagner. De plus il faut noter que Robert Dreyfus faisait partie de cette "jeunesse pensive" qui refusait de voir en N. un nihiliste, à preuve son essai de 1892 dans Le Banquet, p.65-74: "La Philosophie du marteau". Dans son Nietzsche de 1944 (Grasset, 548 pp.), Daniel Halévy rappellera à toute oreille attentive (p.9) qu'il "a été, en 1892, un des premiers lecteurs de Nietzsche, son premier traducteur." Allez y voir. Lisez la p. 274 d'Halévy chez Grasset. Le voyage en vaut la peine. Il rétablira beaucoup plus que les simples fautes d'impression ou d'expression de M. Boudot.

Plus tard encore dans le feuilleton du Journal des Débats du 4 mars 1899 (p. 1), Jean Bourdeau intitule une revue philosophique, composite et dense, portant sur (a) Nietzsche, Machiavel et Stendhal, (b) Nietzsche versus Tolstoï et le christianisme, (c) Nietzsche et Kant-Spencer-Darwin. Il consigne lui-même l'occasion de son étude:

M. Henri Lichtenberger a publié la première étude d'ensemble consacrée en France à ce philosophe si discuté... (Chez Alcan, La Philosophie de N., 187 pp.) ...Deux des ouvrages les plus célèbres de Nietzsche, Par-delà le bien et le mal, et le Zarathoustra, traduits par M.H. Weiscopef, G. Art et Henri Albert inaugurent la publication de ses oeuvres complètes (à la société éditrice du Mercure de France)....

Mais il ne faut pas s'y méprendre. Le livre de M. Boudot n'illustre pas seulement la philosophie du trou, du trou qui mène à rien (pour le lecteur). Il recèle des aventures souterraines. De nouvelles avenues de recherche nous sont indiquées. Ce passage (p.24-5), pour les archéologues internationaux: la partie immergée de l'iceberg,

Jean Jaurès s'intéresse à lui (Nietzsche) dans deux conférences faites à Genève en 1904 et qui n'ont pas été conservées. Il est probable qu'il insistait sur le côté "bon européen" de Nietzsche, à l'opposé de Pierre Lasserre qui exaltait les maximes de hiérarchie sociale, la notion de castes dirigeantes, les égoïsmes nationaux.

Ou encore cette notule (p.292) qui est ni porte d'entrée ni porte de sortie:

...Sartre qui ne parle pas de Nietzsche l'a mieux compris que Heidegger qui passe son temps à le travestir.

Il y a de la poussière dans l'air. On grinche des dents. Boudot nous livre comme qui dirait sa façon de lire et de rire. Il faut payer pour le voir. C'est trop. Ce n'est même pas un livre pour sleeping-car.

Quant à sa bibliographie, si tel est le mot pour la chose, M. Boudot oublie honnêtement de retenir les beaux

ouvrages qui ont traité magistralement du sujet depuis 1930. En voici le tableau. Un retour au passé est toujours plus vraisemblable que l'immobilité. Par ordre d'importance, ensemble. Daniel Halévy, Thierry Maulnier, Jules Monnerot, Louis Leibrich, Angèle Marietti, Marius Nicolas, Armand Quinot, Jean Spenlé, Jean Wahl, Gustave Thibon, Maurice Blanchot, Pierre Klossowski, Charles Du Bos.

Le travail de M. Boudot vaudrait par l'originalité et la profondeur de la synthèse et des vues critiques, ou bien par l'abondance et la précision de l'information. M. Boudot a malheureusement de l'information imprécise et des vues générales, mais dans le mauvais sens. Il n'a probablement pas lu les auteurs qui ouvrent son recueil. Nous n'avons pas à nous recueillir devant cet abus de confiance. Nietzsche doit tout faire tout seul! Tout seul... "Le livre est là qu'on touche, les mots se lisent qu'on ne peut changer; le néant d'une idée, de ce qui n'existe que compris?" (M. Blanchot, La Part du feu, (éd. 1972), p. 327).

Roland Houde
 Département de Philo.
 Univ. de Montréal

PHI ZERO sur NIETZSCHE

Les lecteurs intéressés peuvent trouver quelques articles sur Nietzsche parus antérieurement dans PHI ZERO:

1. Pierre Rul-Angenot. L'avènement du sens dans la philosophie de Nietzsche (Le Triple Saut Périlleux de Zarathoustra), en trois parties:
 - a) Destituer, in vol 2, no 2, déc. 73, p. 13-35
 - b) Constituer, in vol 2, no 3, mars 74, p.8-34
 - c) Restituer, in vol 2, no 4, juin 74, p. 12-29
2. André Mineau. Considérations nietzschéennes sur le langage: la vérité, le mensonge, la métaphore, in vol 3, no 1, nov. 74, p. 21-28
3. Pierre Bellehumeur. Débroussaillage sur Nietzsche, in vol 3, no 1, nov. 74, p. 29-37

Note de la direction: PHI ZERO tient à remercier Jeffrey Bavaria pour son aimable collaboration comme dessinateur.

Déjà parus:

Vol 1, no 1, février 73

Vol 1, no 2, mars-avril 73

Vol 2, no 1, octobre 73

Vol 2, no 2, décembre 73, numéro thématique sur le LANGAGE comprenant un article-entrevue avec Antonine Maillet (épuisé)

Vol 2, no 3, mars 74, numéro thématique sur la PHILOSOPHIE POLITIQUE comprenant un article d'André Vachet.

Vol 2, no 4, juin 74, numéro thématique sur l'ONTOLOGIE comprenant un article de Bertrand Rioux (épuisé).

Vol 3, no 1, novembre 74, numéro thématique sur l'ÉPISTEMOLOGIE comprenant un article d'Yvon Gauthier
(épuisé)

Vol 3, no 2, mars 75, numéro thématique sur le MARXISME comprenant des articles d'Yvon Blanchard et Claude Lagadec. (épuisé)

Vol 3, no 3, juin 75, numéro thématique sur l'ESTHÉTIQUE comprenant un article de Pierre Gravel. (épuisé)

Vol 4, no 1, novembre 75, numéro thématique sur la PHILOSOPHIE QUÉBÉCOISE comprenant un article de Roland Houde. (épuisé)

A paraître

Vol 4, no 3, mai 76, numéro thématique sur PLATON, comprenant un article de Luc Brisson et l'index des Vol. I, II, III et IV.

